

Des nouvelles de Queneau ?

(et de Rimbaud) ?

Recueil de nouvelles 2023-2024
saison 3

Thème : Ce qui nous lie



Illustration de couverture : Raphaël Dupont, 1 1.

*« Je te donne nos doutes et notre indicible espoir
Les questions que les routes ont laissées dans l'histoire
Nos filles sont brunes et l'on parle un peu fort
Et l'humour et l'amour sont nos trésors... »*

Jean-Jacques Goldman et Michael Jones, « Je te donne »

Présentation

Ce qui nous lie...

Ces liens sont spontanément ceux que nous tissons avec les membres de notre famille, voire ceux qui nous unissent à des amis, ou à des proches. Liens familiaux et amicaux constituent en effet l'essentiel des approches que proposent les nouvelles de ce recueil.

Dans « **Il était un jour** » Liza Pirlet raconte comment une recette de tarte aux pommes unit une petite fille et sa grand-mère, « **On ne t'aurait jamais abandonnée, tu le sais, n'est-ce pas** », signé Elodie Herrmann parle de la confiance absolue qui règne entre cousins après un périple dans la montagne. Anfif Soihili évoque dans « **Les liens d'Inaya** » une jeune fille qui, en retrouvant sa mère, découvre le goût de vivre et de se battre. Elsa Maguestiaux, quant à elle, rend hommage à l'amitié et à la force qu'elle procure aux adolescents pour affronter leur « **Futur** ». Pour Noé Klein « **ce qui nous lie** » est aussi cette force qui unit une équipe sportive dans la passion du sport.

Il est encore question de la célébration d'un lien familial dans « **la toile endommagée** » qui s'ajoute à la passion artistique transmise de père en fille mais c'est cette fois sur fond de rupture qu'Imane Bellhaj Bouih nous raconte cette histoire. Car les liens familiaux sont aussi complexes comme le montre Charlie De Meyer, dans « **S'a(b)imer** » qui relate l'histoire d'une femme qui peine à s'arracher à un compagnon violent auquel elle se sent liée malgré tout. Étonnamment, le lien d'amour entre deux êtres qui est quasiment absent dans ces textes ou il est traité comme ici sous l'angle de sa toxicité...

Ces liens sont aussi ceux qui nous unissent à l'absent.e. Un parent disparu n'empêche pas la relation de perdurer, nous montre Sofia Chafaï dans « **Ciel et terre** » : une jeune fille entre en communication avec son père qui n'est plus. Dans « **La boîte** », Raphaël Colin nous raconte la surprise d'une jeune fille vivant seule avec sa mère et qui découvre que son père décédé lui a laissé une boîte ... Ce don laissé par un défunt peut aussi ne pas être un objet mais un sentiment ; Raphaël Dupont rend hommage à un ami dont il conservera toujours l'amitié en souvenir dans « **All you need is love** ».

Ce qui nous rattache à l'autre est aussi un lien physique. Renarouge nous parle dans sa nouvelle du traitement des albinos qu'on appelle aussi « **Ndoundou** » en Afrique. Dans son texte, la tare transmise, assumée, devient fierté. Mais le lien physique peut aussi passer par « **le don** » d'organe, comme le montre Simon Przybylski dans une nouvelle qui fait écho au roman de Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*. Ces deux nouvelles abordent ainsi le thème avec, en arrière plan, des questions de société.

Toutes ces nouvelles se distinguent pour leur style, l'émotion qui s'en dégage et l'originalité de leur traitement. Mais trois nouvelles ont réuni le plus grand nombre de suffrages. Il s'agit de « **Lettre à un oublié** » d'Henriette Kyungu qui est un hommage au Congo. Touchant de sincérité et dans un style hérité du mouvement de la Négritude, il aborde le thème du lien à travers celui qui nous rattache à un pays qu'on a quitté.

Constance Afchain participe avec brio à ce recueil depuis l'origine du projet et nous offre cette année « **Lettres de factrice** ». Dans un univers fleuri et lumineux qui lui est propre, elle campe un personnage de factrice, incarnation du lien, qui a failli à sa mission n'ayant pu distribuer une certaine lettre... trop personnelle pour être distribuée. Un texte émouvant.

Enfin, « **La femme** » adopte un point de vue original d'un bébé évoquant le lien étrange qu'est ce cordon qui l'unit à un être qu'il ne connaît pas mais dont il se sent étrangement proche. La tendre drôlerie de Soline Gest, l'originalité de sa nouvelle ont beaucoup plu au jury qui la consacre comme la meilleure du cru 2024 !

42 élèves ont participé à cette édition, 14 nouvelles ont été retenues, beaucoup d'autres auraient mérité de l'être, le jury félicite tous les participants, toutes les participantes pour leur implication et leur liberté créatrice qui les honore :

Sarah Ben Ajjouj, Lya Araez, Camille Emery, Christopher Naoué, Clémence Dutertre, Gaëtan Serra, Imane Yousfi, Yasmine Sekkat, Raphael Colin, Elsa Maguestiaux, Diane Domont, Wail Lahak, Sara Ait Hassi, Noé KLEIN, Simon Przybylski, Elie Delattre, Maelys Derambure, Nathan Geeraert, Sofia Chafaï, Lola Dewitte, Yasmine Fatmi, Pauline Krieger, Liza Pirlet, Lina Besseghir, Constance Afchain, Kamélia Hanafi, Jean-Martial Kongo, Perline Delbecque, Paul Lecomte, Soilihi Anfif, Clara dgrain-Legros, Soline Gest, Thais Lhermite, Youssra Belhaj Bouih, Elodie Herrmann, Naël Rameaux, Henriette Kyungu, Léonie Nivesse, Mahmadi Malak Mahmadi, Rémi Roybi, Raphaël Dupont, et Gautier Douché. (*dans l'ordre où elles ont été rendues*)

À l'année prochaine, pour l'édition n°4,

Bonne lecture !
CCapone

Les textes qui suivent sont des fictions parfois inspirées du réel...

« La femme »

Moi et la femme, nous sommes liés. Je suis coincé dans une cuve remplie de liquide depuis aussi longtemps que je me souviens. Seul un fin tuyau me permet de me nourrir. Il constitue également le seul moyen d'entendre le monde en dehors de ma cuve. Ce tuyau, c'est cette femme qui s'en occupe. C'est grâce à elle que je peux rester en vie. Je ne la vois jamais mais je l'entends énormément à travers le tube. Elle trouve toujours une occasion de m'adresser la parole. J'avoue que je me méfie encore un peu, alors je ne lui réponds pas. Je crois qu'elle m'apprécie quand même. Je dis ça car elle porte un soin particulier à l'entretien du tuyau. Elle n'oublie jamais un seul repas. Je dois quand même avouer que la nourriture qu'elle me donne n'est pas des plus raffinées. C'est une espèce de mélange de bouillie et de vomis fermenté. Je sais qu'elle fait son maximum mais j'ai souvent du mal à apprécier mes repas. Il fait terriblement chaud dans ce bac et on s'y sent un peu à l'étroit. Mais, je ne saurais vraiment dire pourquoi, cette femme rend l'isolement gratifiant. J'ai l'impression qu'un jour elle me récompensera. Non, en fait, j'en suis étrangement persuadé. A être seul comme ça, je me retrouve à réfléchir tout le temps. J'ai même parfois des pensées que je ne choisis pas. Est-ce que les gens dehors se laissent guider par ce qu'ils ne peuvent pas contrôler ? Est-ce que la femme aussi pense parfois qu'elle ne sera pas à la hauteur ? Lorsqu'elle se sent un peu seule, elle chuchote à l'autre bout du tuyau que tout se passera bien et que je n'ai pas à m'en faire. Elle doit sûrement savoir que cet endroit est loin d'être le plus confortable. Je dois dire qu'entendre ce genre de choses fait beaucoup de bien. Peut-être qu'elle perçoit aussi mes angoisses et mes doutes ? C'est assez étrange, j'ai l'impression qu'on se comprend parfois. Je me demande pourquoi je suis le centre de son attention. Elle prend du temps pour me parler même si je ne lui réponds pas, elle prend du temps pour me nourrir et je ne dis même pas merci. A l'autre bout du tuyau, j'entends souvent son rire honnête et assuré. Je me suis rendue compte seulement maintenant que j'avais envie de rire avec elle moi aussi. Oui, je veux la faire rire. Aujourd'hui, après quelque temps de soins dévoués, alors qu'elle tenta une énième conversation avec moi, je n'ai soudainement pas pu refouler l'envie de lui répondre. Après tout, on se connaît depuis un petit moment maintenant. Et elle m'a largement prouvé que je pouvais lui faire confiance. C'est la femme que j'apprécie le plus parmi les autres. En réalité, c'est la seule femme que je connais, mais ça n'a aucune importance ! Je sais que c'est la plus douce et la plus attentionnée. J'ai alors mis toute ma force au service des quelques mots que j'aurais pu lui rendre, mais, rien. Rien du tout. Pas même un quelconque murmure ou même un stupide bruit. A croire que je ne suis bon qu'à penser et écouter. C'est à ce moment précis

que j'ai eu l'idée de frapper contre la paroi de la cuve aussi vigoureusement qu'il le fallait. Pour qu'elle comprenne rien qu'un peu que je suis reconnaissant qu'elle s'occupe si bien de moi. J'espère quand même ne pas l'avoir offusqué... Mais, la connaissant, je suis sûre qu'elle sera quand même satisfaite de mon effort.

Alors que je m'adonnais à penser tranquillement dans ma boîte, soudainement, d'une violence encore jamais vécue, je me retrouvai aspiré hors de ma cuve. Une lumière éblouissante me laissa seulement entrevoir qu'on était en en train d'attraper mon tuyau. Ce cordon, ce seul lien me retenant à la femme, on le coupa de façon brève et presque indifférente. Je perdis presque immédiatement le sens de tout ce que j'avais alors connu. De quel droit on avait tranché aussi brutalement le seul moyen de ma survie ? Qu'est-ce qui me permettrait maintenant de m'accrocher à la femme ? Non, laissez-moi rester encore un peu à ses côtés. Je veux continuer à l'entendre rire et chuchoter, même des choses futiles et sans conséquences. Et alors que je pensais qu'elle m'oublierait parfaitement, elle me prit dans ses bras.

Une tendresse inespérée enveloppa ma simple existence. La bonté et la confiance du monde se trouvaient désormais dans mon petit corps fébrile. Pourquoi me regardait-elle comme si j'étais son sauveur ? Ses yeux humides me donnaient l'impression d'être emportée par une vague d'eau légèrement salée et enveloppante de chaleur. Qu'avais-je bien pu faire pour mériter tant d'admiration ? Voulait-elle toujours prendre soin de moi ? Un homme déjà présent dans la pièce lui dit "Tu penses qu'il deviendra quelqu'un d'important ?" et alors elle répondit avec son assurance nouvelle : "C'est mon fils, il est déjà l'être le plus spécial que j'ai jamais connu. Il n'a pas besoin d'accomplir quoi que ce soit." Et alors qu'elle me caressa le front délicatement, comme de peur de m'abîmer, je compris enfin que le cordon n'était qu'une excuse futile. Peut-être que notre lien se trouve au-delà même d'un simple tuyau. Peut-être que cette femme voudrait continuer le chemin en me tenant la main. Et peut-être ne voudrais-je aller que là où elle marche à mes côtés ? Peut-être est-ce cela qu'on appelle l'amour inconditionnel ? C'est un échange, un accord secret qu'on ne signe que dans cette pièce froide et blanche. On s'engage à ne plus se lâcher des yeux. Et alors que je poursuivrai le cours de ma vie insignifiante, l'importance grandiose de cette femme sera soigneusement rangée dans un petit coin de mon âme.

« Lettre à un oublié »

Mon cher ,

Beaucoup d'années se sont écoulées

Oui huit bonnes années beaucoup des choses ont changé

Aujourd'hui j'ai 18 ans tu te diras peut être que j'ai changé

Que je ne suis plus la même personne car il est impossible de
demeurer la même personne au fil des années

Oui tu as raison alors si je te disais que je suis restée la même
ce serait un mensonge un énorme mensonge

Oui tu as raison j'ai bel et bien changé j'ai changée physiquement
idéologiquement mentalement
logique non

Je n'ai plus la même perception du monde ou encore celle de mon environnement

Je ne suis plus trop dans le jugement c'est-à-dire lorsque je vois une personne dans une
situation donnée j'essaie toujours de me mettre à la place de cet individu je me demande
comment j'aurai pu réagir si j'étais dans cette situation

Dis-toi qu'aujourd'hui je suis une grande fan de la rumba congolaise qu'aujourd'hui j'aime
la rumba congolaise et les anciennes chansons sont devenues mes préférées qui l'aurait cru
Personne ça c'est certain

Moi qui détestais les chansons des années 50...60...figure toi aujourd'hui
j'en suis amoureuse

Papa Wemba Tabu Ley Bonga la Diva congolaise MBilia Bell la liste est longue
Tous ces artistes

sont devenus mes préférés

C'est fou comme on peut changer

Mais une chose dont je suis sûre est que mon amour pour toi n'a pas changé

J'ai peut être changé physiquement ma vision du monde a évolué mes goûts de même ce qui est sûr je
t'aime toujours

J'ai toujours cette admiration pour toi

Aujourd'hui je t'écris car je voulais que tu saches que notre séparation m' a beaucoup affectée

Tu me manques tellement

Tout de toi me manque ta chaleur me manque tes rires me manquent ta bonne humeur me manque

Depuis notre séparation j'appréhende le monde d'une autre manière

Certes j'ai rencontré beaucoup des gens certes j'ai entamé plusieurs relations mais aucune n'a pu me
faire oublier la nôtre aucune

Il y a quelques temps j'ai appris que ta situation s'est empirée que les problèmes que tu éprouvais
durant toutes ces années se sont accentuées
Ta misère ne que fait qu'augmenter
Ça me fend le cœur de savoir que tu vas mal
Moi qui pensais que les choses allaient s'améliorer pourquoi tant des malheurs t'arrive-t-il ça fait
maintenant une dizaine d'années que tu souffres des différents maux le temps n'a pas amélioré ta
situation plus les années passent plus ta situation s'aggrave plus tu t'enfonces
Avant notre séparation je ne me rendais pas compte de l'importance que tu avais pour moi je ne savais
pas que je t'aimais enfin je t'aime autant
Et ça me fait mal de savoir que tu vas mal et que je ne peux rien faire pour toi
Mon incapacité à ne pas t'aider me fend le cœur, si seulement si je pouvais t'aider
Si seulement si je pouvais t'aider à remédier à ton problème
Toi tu m'as apporté plusieurs choses mais qu'est ce que moi je fais pour toi
Tu m'as appris à aimer les autres tu m'as appris à être patiente avec les autres à aider à ne pas laisser
souffrir les autres
Mais toi qui t'aidait ?
Tu lances des cris mais qui fait attention à tes cris
Personne
Même celui que tu considères comme MAKILA NA NGA ne désire que ta chute, si seulement si je
pouvais t'aider si seulement

Sache que je t'aime énormément et je continuerai à t'aimer peu importe les 6117 km qui nous
séparent, mon amour pour toi est incommensurable
Je ne t'ai pas oublié sache-le
On est liés Mboka ngai

Je suis fière d'être appelée MOINA KONGO

Surtout ne doute jamais de mon amour pour toi
il est conditionnel
Je t'aime Congo
je t'aime mon pays
ROHO YA AFRICA

Henriette Kyungu, T7

« Lettres de factrice »

Je devais avoir onze ou douze ans quand j'ai débuté en tant que factrice du village. Au début j'accompagnais seulement mon grand-père pour ses tournées de lettres, puis il m'a laissée progressivement son rôle, jusqu'à ce que je devienne la plus jeune factrice que le village ait jamais connu. Personne ne s'en était plaint, j'assurais ce rôle à la perfection. Pas une lettre manquée. Même si je devais parfois marcher des heures pour atteindre la ferme du vieux Pierre, toutes les lettres qui passaient par mes mains parvenaient à leur destination.

Moi, j'aimais beaucoup ce que je faisais. Je passais le plus clair de mon temps seule, ma mère me faisait l'école à la maison trois jours par semaine, et j'étais sur mon vélo le reste du temps. Ou à pied quand il fallait grimper vers les sommets. J'étais seule, mais pas toujours. Parfois, la fille du boulanger m'accompagnait sur mes tournées. Et j'adorais ces moments. On s'est très rapidement liées d'amitié.

J'ai grandi comme ça. Sur un vélo au milieu des montagnes avec un sac plein d'enveloppes et une amie à mes côtés. Quand je n'avais plus la force de pédaler, j'entendais mon grand-père murmurer qu'il était fier de moi, que j'étais la digne héritière de son rôle qu'il chérissait tant. Il disait que les facteurs lient les gens. Les facteurs portent les voix au delà des montagnes. Ils portent l'amour et la tristesse, la joie et les drames directement aux cœurs des Hommes. Les lettres sont des trésors d'émotions humaines, et en être le gardien, rien que temporairement était un honneur à ne jamais oublier. Ces mots m'ont porté pendant des années, même quand mon grand-père n'était plus là pour mes les dire à voix haute.

Pendant longtemps j'ai cru en ces belles paroles, et j'ai cru en être digne. Chaque lettre qui passait par mes mains parvenait à sa destination. Toutes, sauf une.

Il y a bien une lettre que je n'ai jamais livrée...

Pourtant l'adresse était inscrite, le nom de la destinataire également. Seulement, quand je suis arrivée devant cette maison du village et que j'ai eu la lettre entre les mains, je me suis mise à trembler. Son nom était écrit en violet, l'enveloppe était parfumée. Je pouvais sentir les mots sous le papier. Je devinais les « Violette, il me brûle de te dévoiler mon cœur ». J'entendais cette voix avouer « Je veux toujours t'avoir à mes côtés, je ne suis pas sûre que tu comprennes à quel point tu comptes pour moi ». Je voyais la plume glisser en tremblant sur les lignes et écrire finalement « C'est difficile d'écrire des mots comme « je t'aime » à son amant, ça l'est encore plus lorsque c'est à son amie qu'on veut les écrire ». Je sentais sous mes doigts et sous l'enveloppe les larmes qui avaient coulées en tentant de décrire un amour improbable, impossible, mais tellement beau. « La vérité Violette, c'est que je t'aime comme je n'ai jamais aimé, je t'aime d'un amour printanier qui rempli mon cœur du parfum doux des violettes dont tu portes le nom ».

Cette lettre, je le sentais, était sur le point de condamner quelqu'un à révéler au grand jour un amour impensable. Cette lettre ne pouvait être lue. Je sentais les doigts brûlant de honte qui tenaient ce petit bout de papier. Ces même doigts, qui, la veille, brûlaient d'affection, de peur, de honte aussi, de joie et de tristesse en traçant chaque lettre consciencieusement.

Cette lettre là, je ne l'ai jamais livrée. Je suis restée debout un moment devant la maison du boulanger. Puis je suis partie, la lettre serrée entre mes doigts. La fille du boulanger ne l'a jamais lue, et moi je n'étais plus factrice ce jour-là. J'avais failli à mon rôle, pourtant si simple.

J'aurais pu la brûler, la jeter dans un ruisseau, la déchirer en morceaux. Mais je l'ai toujours gardée. Dans ma main elle était si légère, dans ma conscience elle pesait toujours lourd. Aujourd'hui, cette lettre n'est plus pareille. Elle a changé : elle est devenue jaune et ridée, à mon image. J'ai vieilli comme cette enveloppe qui pesait si lourd sur mes épaules de factrice. La seule que je n'avais pas livrée.

C'est si facile de jouer avec les miroirs des âmes des Hommes sans jamais s'exposer à son propre reflet. Écrire une lettre c'est voir l'état de son cœur. Moi, je distribuais les lettres, je ne les écrivais pas. C'est en voulant faire les deux que j'ai perdu mon rôle de factrice. C'est toujours plus facile de manier les émotions des autres quand on n'a pas à s'occuper des siennes. Ma lettre à moi m'avait effrayé. La seule que je n'avais jamais écrite. Je ne savais pas que mon cœur pouvait aimer d'une si belle façon. Je crois que cette lettre m'a fait réaliser le pouvoir que pouvait cacher une simple enveloppe froissée. Alors, je crois que je ne me sentais plus vraiment digne de les avoir entre les mains. Je n'étais plus digne de distribuer des lettres si je n'étais pas même capable de distribuer celle qui comptait le plus à mes yeux. Cette lettre qui avouait enfin un amour que je trouvais tellement beau, mais qui était une honte aux yeux des autres.

Alors cette lettre, je ne lui ai jamais donnée, à Violette. On a continué de grandir ensemble, elle s'est mariée, puis moi aussi. Nos vies ont continué, suivant des chemins similaires mais séparés. On était proches sans l'être vraiment. Liées par des non-dits, des aveux si lourds dans ma poitrine et pourtant si légers sur le papier. Et je portais constamment le secret honteux de l'avoir toujours aimée.

Maintenant que je suis vieille et ridée, je n'ai qu'un seul regret et il repose au fond d'une boîte au dessus de mon armoire. J'ai décidé que je ne pouvais mourir en ayant failli à ma mission principale. J'aurais dû te donner cette lettre en main propre quand j'en avais l'occasion, mais le temps emporte les gens avant que les mots ne puissent s'effacer. Aujourd'hui je suis allée sur ta tombe, et j'ai déposé sur le marbre une enveloppe. Il est écrit ton nom à l'encre violette. Je l'avais écrite lorsque mes mains ne tremblaient pas encore, alors l'écriture est belle. Le parfum s'est fané et le timbre n'est plus valable.

Mais j'espère quelle saura te trouver. Il y avait du vent ce jour là. J'espère que le vent est un meilleur facteur que moi, j'espère qu'il parviendra à te livrer cette lettre. Et j'espère que où que tu sois, tu sauras me pardonner pour ce retard.

Les lettres vont aux vivants comme aux morts, elles sont le lien entre le passé le présent et le futur. Les lettres se perdent s'oublient se retrouvent ou se déchirent. Comme les Hommes. Les lettres sont fragiles et brûlent vite, elles jaunissent et se plissent avec le temps. Comme les Hommes.

Cette lettre, la deuxième et la dernière de ma vie, je ne l'adresse pas à Violette Pewenly. Cette lettre je l'adresse à ceux qui aiment. Ceux qui ont aimé et qui ne cessent d'aimer et qui continueront d'aimer. Je l'adresse à l'amour et à l'amitié. Je l'adresse à tous ceux qui veulent la lire. À tout ceux qui veulent vivre.

Et si vous souhaitiez un jour me répondre,
Laissez vos lettres sur ma tombe.

Constance Afchain T1
(texte et illustration)

Lettres de factrice



« La boîte »

Les gouttes s'écrasaient sur le sol déjà humide, reflétant à merveille la nouvelle que ma mère m'avait annoncée quelques jours plutôt. En y pensant à nouveau, la tristesse m'envahit, remplissant tout mon être de désespoir et d'amertume. Des gens meurent tous les jours et je n'en suis pas affectée. Mais aujourd'hui, cela est différent. Mon père est décédé. Je ne connais pas la cause de sa mort prématurée mais ce n'est pas ce qui m'intéresse à cet instant. Ce qui me tourmente est une chose bien plus importante. Une chose à laquelle je ne pourrai jamais remédier. Une chose qui m'affecte et qui me détruit de l'intérieur... Comme je regrette de ne pas avoir accepté de le rencontrer. J'aurais pu mais mon courage n'était pas présent ce jour là. J'ai pris peur et j'ai refusé, prenant la voie de la facilité et de la lâcheté. Aujourd'hui, il est trop tard. Je souffle puis me relève doucement. J'essuie mon pantalon noir que je porte pour l'occasion, et attrape mon sac. Les personnes présentes à l'enterrement sont parties depuis longtemps maintenant. Je suis la seule encore plantée là. Je regarde une dernière fois sa pierre tombale, la garde dans mon esprit comme seul et unique souvenir de lui, puis m'avance dans ce dédale sinistre pour pouvoir enfin sortir de ce cimetière.

Mon trajet en train pour rejoindre ma mère à l'autre bout du pays me parut interminable.

Tout le temps du voyage, je restai plongée dans des pensées accablantes, torturée, le cerveau en ébullition. Je n'ai jamais rien partagé avec mon père ! Il ne m'a jamais rien offert et je ne lui jamais rien donné non plus ! Je suis quand même sa fille ! Son sang coule dans mes veines ! Peut-être que je lui ressemble physiquement ? Peut-être que j'ai son caractère ? Tant de questions qui resteront sans réponse... Même le sourire rassurant et chaleureux de ma mère à la gare ne me remonta pas le moral. La voir ne me fit que verser quelques larmes supplémentaires. Ses bras réconfortants me serrèrent contre elle pendant une bonne dizaine de minutes mais rien n'y fit. Je me sentais toujours aussi mal.

Une fois installée dans le vieux canapé du salon, je regardai ma mère revenir de l'étage avec une petite boîte noire, toute simple, sans détails. Je voyais qu'elle hésitait à parler, ne voulant sûrement pas me brusquer. Alors, d'un regard, je lui fis comprendre que j'étais prête à entendre ce qu'elle avait à me dire :

- Quand... Euh... Je, non, tu...

Elle s'interrompit, souffla un bon coup et me regarda fixement dans les yeux avant de lâcher, doucement mais fermement, sans s'interrompre : « Ton père est venu il y a deux, trois ans pour me donner cette boîte. Je devais te la transmettre s'il lui arrivait quelque chose. Ce

jour est arrivé alors, elle est à toi, maintenant. » Elle me tendit l'objet en question et je l'attrapai, tremblante, mon cœur battant la chamade.

- Je n'ai jamais regardé à l'intérieur..., précisa t-elle de son habituelle voix douce, même si l'idée m'a déjà effleuré l'esprit plusieurs fois.

J'acquiesçai à ses dires tout en effleurant la boîte du bout de mes doigts. Il ne m'avait pas oubliée. Il avait pensé à me laisser quelque chose pour le jour où il ne serait plus là. Mon regard devint flou. J'avais l'impression que mon cœur allait sortir de ma poitrine, tellement la joie emplissait mon être. Je commençai à soulever le couvercle quand quelque chose me retint. Et si ce n'était pas une lettre d'adieu ? Ou un effet personnel ? Mais plutôt des mots blessants ? Des choses déplaisantes et offensantes ? Je ne me rendis pas compte tout de suite que j'étais figée comme une statue, stoppée au milieu de mon geste, les yeux dans le vide. Quand ce fut le cas, je lâchai brusquement la boîte sur le canapé, comme si elle allait me brûler. Tout ce temps, ma mère me regarda faire, sans un mot, voulant sûrement savoir ce qu'il s'y cachait. Mais voyant ma dernière réaction, elle me fit passer à autre chose en me proposant d'aller manger.

Deux jours. C'est le temps qu'il me fallut pour me décider à ouvrir la boîte. Ma chère maman ne m'avait jamais poussée à ouvrir cette fichue boîte qui avait accaparé mes pensées pendant ces deux jours. Je lui en fus très reconnaissante. Elle m'a toujours soutenue dans mes choix et a toujours été très compréhensive. Dans mon cas, cela me fut très utile pour remonter la pente que j'avais dévalée, après cette terrible annonce qui m'avait fait perdre mes moyens. Elle m'avait fait rire, m'avait raconté des histoires, m'avait changé les idées dès que je replongeais dans mes pensées obscures.

Assise en tailleur, je me trouvais sur mon lit, la boîte en face de moi. Une grande inspiration, puis c'était bon : le couvercle était séparé du reste. Je restai bouche bée devant ce contenant très surprenant. Je pris dans mes mains l'album photo, puis l'ouvrit. A chaque double page se trouvait une photo où un homme posait dans des endroits plus incroyables les uns que les autres, et un bout de papier nommant un lieu. Après avoir regardé l'album une quinzaine de fois, je compris. Je compris qu'il fallait que je me rende dans ces lieux et que je remplisse l'album photo en me prenant exactement au même endroit et dans la même posture. Un sourire radieux prit place sur mes lèvres. C'était un cadeau merveilleux. Une chance pour moi de partager quelque chose d'extraordinaire et d'original avec mon père.

Un éclat rouge au fond de la boîte attira mon attention. Un tout petit cadeau s'y trouvait, avec une petite étiquette indiquant : « Comme porte bonheur ». Clair et limpide. C'était le bracelet rouge et noir tout simple, que je pouvais apercevoir sur le poignet de mon

père sur chaque photo de l'album, ce qui le rendit symbolique à mes yeux. Je le mis directement et partis tout raconter à ma mère, l'album dans les bras.

Au milieu des escaliers, je me stoppai net. Comment financer ce voyage ? Ma mère n'aura jamais assez d'argent... Je m'écroulais par terre, retournant à la case départ. L'album s'étala au sol, laissant s'échapper un petit bout de papier contenant des numéros. Peut être un code ? L'incompréhension se forma dans ma tête avant qu'une solution illumine de nouveau mon visage. Les numéros ouvraient un compte en banque ! Si mon père m'avait laissé l'argent nécessaire pour que je puisse faire ce voyage, c'est que ça devait être important pour lui aussi.

Des semaines de négociations et de compromis plus tard, j'étais prête à partir à l'aventure sur les traces de mon père, abandonnant le lycée pour un temps. Mon cousin, étant majeur, m'accompagnerait dans ce voyage incroyable pour plus de sécurité. Munie de mon bracelet et de mon album, je ne rentrerai qu'une fois ma mission accomplie...

Après avoir gravi des montagnes enneigées, des dunes de sables, des falaises, vu des cascades, des chutes d'eau, des oasis, traversé des déserts, des forêts immenses, des jungles et pleins d'autres encore, j'étais déjà au dernier lieu à visiter. Il s'agissait d'une plage qui s'étendait à perte de vue, sans personne aux alentours. Le bruit rassurant de la mer et le sable chaud sous nos pieds donnaient une formidable sensation de bien-être. Le spectacle que donnait le soleil couchant était merveilleux.

- C'est beau n'est-ce pas ?

- C'est magnifique... répondis-je, les yeux brillants.

La nuit tomba et les étoiles commencèrent à s'allumer les unes après les autres. En observant le ciel sombre rempli de ces tâches lumineuses, je me sentis bien. Mon père m'avait donné la chance de pouvoir voir des endroits incroyables ! Il m'avait donné quelque chose ! Il n'était pas parti sans s'assurer que je partage une expérience avec lui, aussi folle soit elle. Au final, tous les moments que j'avais vécus ces derniers jours, c'est comme si je les avais passés avec lui. Et je sus que j'étais en phase avec moi-même, prête à avancer. En compagnie de mon porte bonheur, j'eus le sentiment de pouvoir vaincre n'importe quel obstacle que la vie pourrait mettre en travers de mon chemin. Là, les pieds dans l'eau, je me promis de m'occuper des vivants et non de me lamenter sur les morts.



RAPHAËL

02/05/24

“All you need is love !”

Il y a deux ans à peine, je le vois, mon ami, présent là, devant moi. J'avance, un pas, un sourire, puis un autre pas et nos mains se serrent. Rituel matinal, c'était ainsi depuis notre rencontre au club d'échecs du collège, parenthèse organisée entre élèves et un professeur, là où le jeu de stratégie nous permettait de nous connaître autrement et de tisser des liens. Pour célébrer nos derniers jours de cours nous avions prévu une ultime partie, dont l'issue m'échappe encore. Un adieu se cachait derrière ce banal au revoir.

Malgré nos chemins séparés par mon passage en seconde, l'évocation de son nom dans des bribes de conversations, comme soufflé par le vent, me fit instantanément revenir l'image de son lumineux visage, au sourire facile. Derrière la description circulant de bouche à oreille, je le reconnaissais. Le message ainsi propagé était lourd de sens et évoquait le décès de mon ami une semaine plus tôt à l'âge de 14 ans. Perdu dans un voyage pour un aller sans retour et sans fin. Cette information à laquelle je ne voulus croire n'était pas destinée à me parvenir, puisque nous ne fréquentions plus les mêmes établissements. Tandis que les larmes commençaient à me brouiller la vue, je fouillai dans mes souvenirs à la recherche d'une explication ou bien d'une erreur. « Et si nos chemins ne s'étaient pas séparés, l'amitié l'aurait-elle protégé ? » me suis-je dit. Au final, je ne constatai que ma simple impuissance et le douloureux usage du « et si », si vain et bancal.

Le lendemain, marchaient en rangs parents et enfants. Regards en pleurs devant ce trou béant, il n'y avait que le vide dans le mien. Que signifiait cette journée, quand est-ce que tout est arrivé ? Le vide qui avait gagné mon esprit attendait désespérément des réponses.

Aujourd'hui je lève les yeux vers le ciel et lui tends cette fleur. Elle symbolise le deuil, paraît-il, ainsi, je viens de comprendre. Je le fais pour lui, je le fais pour moi. C'est un dernier cadeau. Sur une tombe voisine était inscrit : All you need is love. J'ai d'abord pensé « C'était un fan des Beatles, ça ne pouvait qu'être une bonne personne ! », puis j'ai réfléchi...

Nous sommes liés par de brèves portions d'existence, qui à chacun offrent le temps d'aimer.

Par cette poignée de main, si souvent répétée par le passé, tu m'as donné cette chose qui subsiste quelque part dans mon esprit : l'amitié. Celle-là même qui me fait éprouver le besoin de te rendre visite à l'occasion depuis lors, dans le lieu où tu reposes. J'enfourche mon vélo pour parcourir quelques kilomètres, franchir les grilles du petit cimetière, sous le regard d'une statue de christ et me recueillir pour te retrouver, non plus devant moi, mais avec moi.

Tu n'es plus là, c'est une évidence, pourtant quelque chose subsiste, comme si l'amitié avait son existence propre.

Par tous les temps, rien ne fait obstacle à la pensée.

« On ne t'aurait jamais abandonnée, tu le sais n'est-ce pas ? »



“Regarde bien devant toi !” me rappela mon cousin. Il avait raison, le chemin étant sinueux, je ne devais surtout pas mettre mon pied au mauvais endroit. Mais le paysage était tellement beau que je ne voulais rater une seconde pour l’admirer.

Le ciel était d’un tel bleu qu’il me faisait froid dans le dos. Plus nous montions, plus il faisait froid. Mais je n’y pensais pas. Je devais suivre mon petit frère qui lui-même suivait ma cousine. Derrière-moi mon cousin me rappelait souvent à l’ordre. Il avait raison de me dire de regarder devant moi, c’était gentil de sa part de prendre soin de moi ainsi, mais j’oubliais vite, regardant autour de moi trop souvent. En bas dans la vallée, je discernais un petit village, c’est de là que nous venions. Mon sac était lourd et me faisait mal au dos.

Mon frère croulait sous le poids de son chargement, et, étant le plus petit, nous essayons d’alléger sa charge. Régulièrement, mon cousin prenait un de ses sacs, puis c’était mon tour, ensuite ma cousine et mon frère le reprenait ensuite.

Noémie marchait en tête, elle avait une carte en main et elle ne cessait d’y jeter un coup d’œil pour être sûre qu’elle ne guidait pas notre petite troupe n’importe où.

Venait mon frère, Tobias. Âgé seulement de 8 ans, il faisait ce qu’il pouvait. Trop fier de faire partie de l’ascension, il ne se plaignait pas, mais nous savions trop bien qu’il avait besoin d’aide. Il suivait soigneusement ma cousine, et moi, je devais garder les yeux fixés sur lui. S’il venait à tomber, c’est moi qui devrais le rattraper. Quelle responsabilité ! J’en avais la chair de poule.

J’étais en avant dernière place. J’essayais d’avancer sans me plaindre, me rappelant toujours que je devais encourager mon frère à avancer et avoir un comportement exemplaire devant lui. Mais c’était tellement dur ! Mes pieds me faisaient mal, mon dos souffrait à cause de son lourd chargement et j’avais l’impression que j’allais m’effondrer à chaque pas. Pourquoi les brebis avaient-elles besoin de

paître si haut dans la montagne ? Nous aurions pu leur amener les paquets sans problème si elles étaient restées plus bas, sur le plateau.

Le berger avait eu beaucoup de problèmes récemment à cause des loups qui rôdaient trop souvent près de son troupeau. Mon père et mon oncle, voulant lui prêter main forte l'avaient rejoint en haut dans la montagne et nous avaient chargé de les y rejoindre avec des vivres et de quoi soigner les brebis blessés. Nous amenions également des cordes pour pouvoir attacher les brebis qui auraient peut-être besoin de descendre rapidement avec nous sur le retour. Quelle aventure !

Derrière moi venait mon cousin, Benjamin. Il était l'aîné du groupe. Âgé de 17 ans, il était responsable de nous trois. Benjamin était un garçon de grande taille, habile et élancé. Je l'admirais... Il portait bien plus que nous tous mais il ne disait rien. Il me dit simplement en riant qu'il ne pourrait pas nous porter si nous avions un problème à moins de tomber dans le ravin.

Le côté gauche du chemin tombait en une descente vertigineuse. Seuls des arbres survivaient à cette pente abrupte. Rien que de regarder dans cette direction, l'angoisse me saisissait. Si mon frère tombe, s'il tombe je ne le retrouverai jamais !

Nous nous arrê tâmes quelques instants pour nous reposer et manger les quelques provisions qui nous restaient. Comme cela faisait du bien ! Mon frère montra fièrement tout le chemin que nous venions de parcourir et Benjamin le félicita pour son courage et sa persévérance. Tobias rougit.

"On est bientôt arrivés ? demandai-je doucement. Noémie regarda sa carte et Benjamin se mit à rire. Son regard parcouru le paysage, les montagnes défilant devant ses yeux.

- Je pense que oui ; répondit-il finalement.
- Encore une petite heure ; précisa Noémie en tendant la carte à son frère. Celui-ci y jeta un coup d'œil et acquiesça.
- C'est bien ça ; dit-il ; courage, on touche au but. Et je peux vous dire qu'on aura bien mérité notre pause ! Les brebis pourront nous être reconnaissante, ça oui !"

Nous reprîmes le chemin. Au début, ça allait, mais très vite, je languissais après la prochaine pause. Je n'osais demander si nous en ferions une autre avant d'arriver.

Un nuage passa et le soleil me frappa en pleine figure. J'en fut éblouie...

Puis, soudain, tout bascula. Je mis quelques instants à me rendre compte de ce qui m'arrivait. J'étais un peu dans les nuages, regardant autour de moi un beau rapace qui faisait des rondes, souples et agiles. Ils avançaient presque sans aucun mouvement, emporté par les vents qu'il amadouait merveilleusement bien. C'était magnifique ! Une pierre glissa sous mon pied, surprise, je perdus l'équilibre, mon sac m'entraîna sur le côté gauche du chemin. La pente vertigineuse s'ouvrait à moi. Je n'eus pas le temps de dire ou de faire quoi que ce soit. J'étais entraînée vers le bas. En tombant, j'entendis mon cousin pousser un cri. Il essaya de m'attraper au vol mais j'étais déjà trop loin. Je m'écrasais quelques mètres plus bas, contre un arbre qui amortit aussi bien ma chute qu'un mur aurait pu le faire. J'étais assommée, ne bougeant plus, mon corps écrasé entre l'arbre et mon sac rempli.

Je mis du temps à reprendre réellement connaissance. J'entendis que quelque chose bougeait au-dessus de moi. Quelqu'un était en train de descendre. Des feuilles bruissaient sous ses pas, des branches se cassaient et quelqu'un descendait en courant. J'essayais de me redresser pour voir qui venait si vite me chercher mais je lâchais un cri de douleur. C'est là que je me rendis compte que je m'étais fait mal. Mon côté était très douloureux. Je reposais la tête sur le lit de feuilles et fermais les yeux, impuissante. Une voix s'éleva au-dessus de moi. Elle m'avait l'air lointaine, entrecoupée par une respiration saccadée. La voix se rapprocha soudainement près de mon oreille. Quelques instants après, je repris connaissance. En ouvrant les yeux, je vis mon cousin, les yeux rivés sur moi, le regard inquiet comme jamais je ne l'avais vu auparavant. Il respirait de nouveau normalement. Lorsqu'il vit que j'avais ouvert les yeux, il fut quelque peu rassuré.

"Comment tu te sens ? me demanda-t-il gentiment. J'essayais de bouger, mais la douleur me prit à la gorge et je m'effondrais à nouveau sur le sol froid.

- Non, ne bouge pas. Je pense que, pour le moment, le plus sage serait de t'enlever ton sac."

Il joignit les gestes à la parole. Il s'approcha de moi, prit délicatement la lanière de mon sac et la retira. Puis, il prit la deuxième. Finalement, il réussit à prendre mon sac et le posa à côté du sien, appuyé à l'arbre auquel j'étais adossée.

Il vint ensuite s'installer à côté de moi. J'étais encore couchée par terre, tremblante.

"Je pense qu'il faudrait que tu essayes de t'asseoir ; me dit-il d'une voix paisible qui me calma ; tu es d'accord ?"

Je fis signe que oui. Il attrapa mon bras et m'aida à me relever. L'opération fut délicate et douloureuse mais nous y arrivâmes. La position était plus confortable, j'arrivais maintenant mieux à respirer. Une voix se fit entendre d'en haut. "Elle a repris connaissance, c'est bon !" répondit Benjamin.

"Qui est-ce qu'il y a là-haut ? lui demandais-je, d'un air perdu. Il me regarda attentivement avant de me répondre. Il devait sûrement me demander comment c'était possible qu'un coup contre un arbre m'ait fait perdre la tête. Il posa doucement sa main sur la mienne.

- C'est ma sœur et ton frère. Tu te rappelles ce qu'on fait dans la montagne avec nos sacs ? Tu te rappelles où on va ?"

Soudain tout me revint en tête. Je me rappelais de notre longue marche, de l'oiseau majestueux et de ma chute.

Il vit sûrement mes yeux s'éclairer d'une lueur nouvelle car il sourit, rassuré. Il passa doucement son bras derrière mes épaules et j'appuyai ma tête sur son épaule. J'étais las. Nous restâmes ainsi quelques instants qui furent pour moi des instants de pur bonheur. Mon cousin était venu me chercher. Pour rien au monde il ne m'aurait abandonnée. Là-haut, ma cousine et mon petit frère faisaient une pause, à l'ombre d'un arbre. Ils attendaient que Benjamin leur dise ce qu'il devrait faire.

C'était cela qui nous liait, un amour particulier entre cousins, simple, sincère et doux. Mon cousin, ma cousine, mon frère, je les aimais tous tellement, je savais pertinemment que jamais, non jamais ils ne

m'auraient abandonnée. Cette idée ne leur aurait même pas traversé l'esprit même s'ils leur fallait descendre dans un ravin pour me chercher ils l'auraient fait.

Je relevais la tête et mon regard se plongeait dans celui de mon cousin assis à mes côtés. Je le regardais quelques instants. J'avais honte d'être l'épine du groupe. Celle qui les ralentissait, celle qui n'avait pas fait attention, qui n'avait pas pris soin de son frère comme il fallait et qui avait trébuché. Les quelques mots que je lui dis sortirent tout droit de mon cœur, comme un appel au secours, désespéré, plein de reproches envers moi-même et en attente qu'on me pardonne.

“Va-y, tu peux rejoindre les autres, amenez le chargement au berger et vous viendrez me chercher plus tard, quand vous rentrerez à la maison.”

Benjamin ouvrit la bouche puis la referma. Il m'avait l'air troublé, en tournant son visage vers moi. Ses yeux me fixaient comme s'il voulait me dire quelque chose mais qu'il n'y arrivait pas.

“Tu sais que l'on restera dormir là-haut ?

- Oui, je le sais.
- Tu es consciente de ce que tu me proposes ? Il fait très froid ici la nuit ! Tu le sais, n'est-ce pas ?
- Oui, je le sais ; lui répondis-je fermement, sûre de moi.
- Pourquoi ? Pourquoi est-ce que tu crois qu'on te laisserait ici ?

Je ne répondis rien et baissais les yeux. « Je... » commençai-je, ... je n'étais soudain plus très sûre de moi, consciente que je venais de décevoir mon cousin, le décevoir parce que je lui faisais comprendre que je doutais de leur aide, je leur proposais de partir sans moi en croyant qu'ils le feraient. Mais, au fond de moi, je savais bien que jamais ils ne le feraient. Oh, pourquoi lui avais-je dit cela ?! Pourquoi ne l'avais-je pas gardé pour moi ?!

“Je suis un fardeau de plus pour le groupe ; lui dis-je ; Je ne veux pas que vous soyez ralenti à cause de moi...”

- Regarde-moi, je t'en prie. Est-ce que tu crois vraiment que nous allons te laisser ici ? Est-ce qu'on a pas des liens plus forts qu'une simple relation familiale ? Est-ce qu'on a pas des liens plus forts qui font qu'ensemble, on avance, qu'ensemble on s'encourage, qu'ensemble on est heureux de faire ce qu'on nous a demandé de faire même si c'est dur. Parce qu'ensemble, en se motivant, on y arrive ?”

Il avait raison, comme toujours. Je m'effondrais dans ses bras et pleurais. Je ne put voir son regard inquiet, ses lèvres tremblantes. Mais je sentis son bras qui me retenait et me laissait pleurer sans bouger. Je n'avais pas besoin de lui répondre, il avait tout dit. Nous ne revîmes pas sur la question, elle était close, il avait eu le dernier mot et je savais qu'il avait raison.

Lorsque je fus calmée, il nous fallut réfléchir. Comment me remonter en sachant que j'étais incapable de bouger sans grimacer de douleur.

“Où est-ce que tu as mal ?” me demanda Benjamin.

Je lui montrai mes côtes, c'est surtout là que j'avais mal, le reste, c'était des petites égratignures qui ne gêneraient pas l'ascension.

“Je m’en doutais...” murmura-t-il. Il lança son regard en direction des autres, en haut, sur le chemin. Ils nous attendaient. “Ne descendez pas !” leur avait-il dit. Alors, ils attendaient en haut, assis à l’ombre, sous un arbre. Il posa à nouveau son regard sur moi. Je ne savais que lui dire. Lui dire que j’arriverai à monter de mes propres forces ? Je savais que j’en étais incapable. Lui dire que j’avais besoin de son aide ? Il le savait mais je n’osais pas me l’avouer à moi-même. Actuellement, j’étais réellement dépendante de quelqu’un. C’était la première fois que je me sentais si petite, si fragile...

“Est-ce que ça te va si je te prend sur mes épaules pour remonter ? J’irai chercher nos sacs après.” Je lui fis signe que oui. Je ne pouvais qu’être reconnaissante pour son aide et son service. Il passa s’agenouilla près de moi et m’aida à monter sur ses épaules. Lorsque je fus bien installée, il commença à monter. La douleur me saisit sans prévenir et je devais faire des efforts pour ne pas gémir. J’étais crispée par la douleur et il dû le sentir parce qu’il s’arrêta près d’un arbre en milieu de course et me fit descendre. Reprenant son souffle, il me regarda rapidement.

“Ça va ? me demanda-t-il finalement.

- Oui, merci beaucoup pour ce que tu fais pour moi !
- Et en vrai, ça va comment ? Il savait, bien sûr, ça devait se voir sur mon visage que je souffrais.
- J’ai mal, ça oui, mais ça va passer.” le rassurai-je.

Nous reprîmes l’ascension. Benjamin avançait courageusement sans rien dire. La montée était très raide et il trébuchait parfois mais arrivait toujours à se rattraper avant la chute. J’avais posé ma tête sur son épaule et je ne bougeais pas.

Enfin nous arrivâmes en haut ! Quel soulagement. Benjamin me déposa délicatement près de ma cousine qui prit soin de moi pendant que Benjamin redescendait pour chercher nos sacs. Il n’avait même pas fait de pose, il devait être épuisé ! Mais mon cousin ne se découragerait pour rien au monde.

Des heures plus tard, je me retrouvais couchée dans un lit d’hôpital.

Lorsque j’ouvris les yeux après une petite sieste, je réalisai enfin que ce que je venais de vivre était la réalité. La vraie réalité ! J’avais vraiment fait cette chute, mon cousin m’avait vraiment sauvée, et, après avoir prévenu mon père, celui-ci était vraiment venu me chercher et m’avait redescendue pour m’amener à l’hôpital le plus proche. Je fermai à nouveau les yeux. Tout cela m’avait paru si étrange et si faux...

Quelques jours plus tard, on frappa à la porte de ma chambre. Un grand garçon entra. Chevelure soigneusement coiffée, cernes très visibles, petit sourire timide, une enveloppe à la main. Il s’approcha de moi et me sourit de son grand et beau sourire. C’était Benjamin. Il était déjà venu quelques heures plus tôt mais je dormais tellement profondément que l’infirmière lui avait demandé de repasser plus tard. C’est ce qu’il avait fait. Il venait prendre de mes nouvelles. Il venait me voir. Je m’assis dans mon lit et il m’entoura délicatement de ses grands bras comme le jour de l’accident. “Je suis heureux que tu sois entre de bonnes mains ! m’avoua-t-il ; nous étions inquiets mais ton père nous a dit qu’il était préférable pour nous de rester là-haut pour les aider et de passer te voir seulement

quand nous redescendons. J'aurais aimé te voir plus tôt mais bon, au moins, tu as déjà une meilleure mine..."

Je remerciais mon cousin d'être venu et il sourit. Nous discutâmes quelques minutes, en paix, côte à côte. Sa visite m'avait redonné de la joie, plus que je n'en aurais souhaité. A la fin, il posa une enveloppe entre mes mains. Je l'ouvris fébrilement et en sortit une photo, soigneusement imprimée sur du papier photo. C'était la photo que nous avions prise pendant notre aventure avant le drame de ma chute. Mon cousin et moi, côte à côte, avec nos lourds sacs sur le dos et un beau sourire. Derrière nous se tenait la montagne, grande, majestueuse et impressionnante. Benjamin avait son bras autour de mes épaules et moi, ma tête appuyé contre lui. En plus de la photo, Benjamin avait ajouté un petit bout de papier sur lequel il avait écrit les mot suivant :

"On ne t'aurait jamais abandonnée, quoi qu'il arrive, tu le sais n'est-ce pas ? Merci de nous avoir accompagné dans ce voyage périlleux. Merci de nous avoir apporté ton sourire, ta joie, ton émerveillement, ton courage... Je t'aime ! Ton cousin Benjamin."

Benjamin me sourit, puis, doucement, il me laissa, seule sur mon lit d'hôpital, les larmes aux yeux, la photo entre les mains et quitta la pièce.

Je gardais les yeux fixés sur la photographie. J'étais tellement reconnaissante d'avoir un cousin pareil ! Oui Benjamin, je le sais, jamais, non, jamais tu ne m'aurais abandonnée, quoi qu'il arrive.

Élodie Herrmann T3

(texte et illustrations)

Prix de la maison de quartier Jacques Brel



IL ÉTAIT UN JOUR



« Il était un jour »

Une délicieuse odeur de tarte aux pommes se dégageait de la cuisine.

Assise sous le pommier de son jardin, je regardais ma grand-mère avancer vers moi avec sa pâtisserie, un mince sourire aux lèvres. Je lui souriais en retour. Puis, comme tous les mercredis depuis vingt ans, elle s'assit à côté de moi, et, en silence, me donna une part de sa tarte, que nous dégustâmes tranquillement. La recette de ce mets était un secret bien gardé qu'il me tardait de découvrir.

Les minutes s'écoulaient tandis que ma grand-mère me racontait les folles aventures de sa jeunesse. La plupart étaient déjà parvenues à mes oreilles, mais je n'osais pas le lui dire, la voyant trop absorbée dans les méandres de ses souvenirs. Nous avons ri et discuté ensemble durant tout le reste de l'après-midi, et, le soleil se couchant, je me levai enfin de ma place confortable afin d'embrasser chaleureusement ma mamie et de lui dire au revoir.

Comme à chaque fois, elle m'offrit une part de tarte. Je ne pouvais résister à la tentation, alors, je l'acceptais volontiers dans un dernier sourire.

Quelques heures plus tard, rentrée chez moi, je contemplais le morceau de gâteau en repensant à ma grand-mère. Depuis toutes ces années, elle est la seule avec qui je ne me suis jamais disputée et qui m'a toujours soutenue dans tous mes projets, à l'inverse de mes parents.

J'ai vingt-deux ans et ma meilleure amie est ma grand-mère. Peut-être est-ce étrange mais j'aime ma vie comme elle est. Peut-être que je n'ai pas beaucoup d'amis. Peut-être que je gâche ma jeunesse. Le contact aux autres me met franchement mal à l'aise, ça m'angoisse même totalement. Mais elle me suffit. Quand j'ai arrêté les études pour vivre de ma passion, elle m'a soutenue jusqu'au bout. Ma grand-mère est ma première lectrice. Et si j'y arrive un jour, ce sera grâce à elle.

- miaou !
- Oh Mimy tu es là !
- Je pris mon chat dans les bras avant de la gratter un peu derrière les oreilles et de la reposer délicatement.
- Tu as faim hein ? Allez, tiens !

Je versais une petite quantité de croquettes dans sa gamelle et remplissais la deuxième d'eau. Mimy se précipita dessus comme si elle n'avait pas mangé depuis des années. Cela me fit sourire.

- Tu es trop mignonne, tu le sais ça ?

Pendant qu'elle mangeait, j'attrapais la part de tarte aux pommes afin de la déguster en même temps qu'elle. En parallèle, j'ouvris mon ordinateur afin de travailler un peu sur mon manuscrit. Mes doigts glissaient sur le clavier et les mots me venaient tout seul. Je pense que je l'aurais fini d'ici l'automne étant donné que j'en suis déjà à la moitié. J'ai hâte de le faire découvrir au grand public mais surtout à ma grand-mère. J'attends son avis plus que tout autre. Avec un peu de patience et de travail acharné, ce jour arrivera bientôt.

Ça y est. Ce jour est arrivé, ou presque. Demain aura lieu la sortie officielle de ce que je peux, à présent, appeler mon premier roman : *Il était la lune*. Je suis plus qu'excitée face à cet événement et je ne peux m'empêcher d'y penser à chaque instant. Après des mois de travail, m'y voilà enfin.

Face à mon miroir, je m'observais. Un sourire illuminait mon visage. Ma robe bleue était imprimée avec des motifs fleuris. Je respirais l'été malgré les feuilles orangées qui commençaient à tomber des arbres. Je frissonnais d'impatience.

Drrriing

Mon téléphone fixe sonna. Ma grand-mère, sans aucun doute.

- Allo ?
- Allo ma chérie ? Comment tu vas ?
- Bien et toi mamie ?
- Bien, bien. Ça te dit de passer à la maison ?

Étrange. Nous devons nous retrouver demain pour la sortie de mon roman.

- Oui, bien sûr, j'arrive
- À tout à l'heure !

Empoignant mes clés de voiture, je me dirigeais vers ma porte d'entrée.

Quelques dizaines de minutes plus tard, j'étais assise à côté de ma grand-mère dans son épais canapé en velours rouge.

- Je suis contente pour toi et ton livre, tu le mérites vraiment.
- Merci mamie.

On se souriait mutuellement à présent. Une bulle de bonheur emplissait mon cœur. Rien ne pourrait me rendre plus heureuse. Mis à part que mes parents viennent demain pour la sortie du livre. Même s'ils ne sont pas en accord avec mes choix de vie, ils devraient se réjouir pour moi tout de même, du moins je l'espère fortement. J'y crois. Ma grand-mère me dirait que je place trop d'espoir en les gens et que ça me perdra un jour. Je lui soutiens que cela est faux même si, au fond de moi, je sais qu'elle a raison.

- Qu'est-ce qu'il se passe ? Je veux dire, pourquoi voulais-tu que je vienne ?
 - Ma chérie, tu sais, mamie est très fatiguée, peut-être que je ne pourrais pas venir à ta petite réception de demain.
 - Ah bon ? C'est dommage. Je pourrais en refaire une dans quelques semaines si tu veux ?
 - Ma chérie...Tu ne comprends pas...Je ne vais pas me remettre.
 - Qu'est-ce que tu veux dire ? Mamie ?
 - Ma douce, je suis très fière de toi et de ton parcours. Je ne pourrais l'être plus.
 - Mamie...

Sa respiration a ralenti. La mienne a accéléré.

Quoi ?

Je ne suis pas sûre de comprendre ce qu'il se passe. Suis-je en train de faire un cauchemar ?

- Sous le pommier, creuse. Creuse pour moi, et pour toi. C'est mon dernier cadeau.
- Mamie ne dis pas ça.
- Il faut que tu l'acceptes ma chérie. N'oublie pas de creuser. Je t'aime.

Des larmes roulent sur mes joues. C'est définitivement un cauchemar. Je vais me réveiller, vite, je me pince, je me griffe la peau. Du sang, du sang s'introduit sous mes ongles. *Ok, Non, non, c'est une blague c'est ça ?*

- Mamie, mamie, réveille-toi mamie s'il te plaît. S'il te plaît mamie réveille toi. J'ai besoin de toi. Mamie. Je t'aime réveille toi.

La douleur qui emplissait mon être était la plus violente, la plus sombre et la plus puissante que je n'avais jamais connue. Ma tête tournait tandis que mes bras entouraient ma grand-mère, disparue pour toujours. Disparue. Mon cœur, brisé, la pleurait.

Une heure s'est écoulée sans que je ne bouge d'un millimètre, choquée. Mes yeux écarquillés tentaient de comprendre ce qu'il s'était passé. Cinq minutes, en cinq minutes tout était fini. Cinq minutes pour une vie de deuil.

J'eus enfin le courage de me lever, de prendre mon smartphone et d'appeler ma mère. Comment annoncer à une fille que sa mère est décédée ? Il a pourtant bien fallu le faire.

Les jours qui suivirent ne furent qu'une boucle de tristesse et de peine. Les dernières paroles de ma grand-mère me sont parfois revenues en mémoire. *Sous le pommier, creuse.* Je n'en avais pas encore eu le courage. Jusqu'au mercredi qui suivait cette semaine infernale.

À genoux, sous l'arbre du jardin de mamie, je creusais rageusement la terre, juste sous un petit écriteau où était écrit : « *creuse* ». Quand a-t-elle fait ça ?

Au bout de plusieurs minutes, ma petite pelle a frappé quelque chose de dur. *Enfin.* Mes mains jetaient à présent le reste de terre sur le côté, impatientes, avant d'attraper une boîte en bois décorée de jolies dorures. Mes sourcils se sont froncés. J'étais intriguée.

Lorsque je l'ouvris, je m'attendais à trouver un quelconque objet légué par ma grand-mère, mais mon étonnement fut grand en y trouvant seulement une feuille de papier pliée en deux.

Je la dépliais.

« La recette de la tarte aux pommes de mamie, pour toi ma chérie »

Les larmes me sont, de suite, montées aux yeux comme souvent depuis quelques jours. Alors elle y a pensé. Elle savait. Elle sentait depuis longtemps qu'elle ne serait plus là pour un long moment. Mes larmes coulaient définitivement sur le morceau de papier. Les mots paraissaient flous.

Une fois calmée, j'entreprenais la lecture de la recette. Après les ingrédients et le secret que je ne révélerais pas ici, une dernière phrase était inscrite.

« Je te donne cette recette, car je sais que tu la voulais depuis un bon moment, fais-en bon usage et ne révèle le secret à personne d'autre que tes enfants. »

À bientôt, mamie. »

Une heure plus tard, je sortais une magnifique tarte du four.

Les ingrédients étant encore chez elle, j'en ai profité pour la cuisiner. Et pour la dernière fois de ma vie, je me suis assise sous le pommier, près du trou creusé par mes soins et j'ai mangé. J'ai dégusté une part de la tarte, et pendant une seconde, je l'ai sentie près de moi.

D'où j'étais, je sentais encore la délicieuse odeur de tarte aux pommes qui se dégageait de la cuisine.

Merci. Merci d'avoir pris le temps de lire cette nouvelle avant d'entamer ce qui vous intéresse vraiment.

Le tome 1 d' *Il était la lune* est sorti il y a près d'un an et aujourd'hui, c'est avec fierté que je vous offre le tome 2. Jamais je n'aurais pensé en arriver jusqu'ici. Si vous pouvez apprécier suivre les aventures de Cléa au fil des pages, c'est grâce à ma grand-mère, c'est pour cela que je tenais à lui rendre hommage ici. La sortie du premier tome a été repoussée à la suite du drame et s'est faite, pour ma part, dans la plus grande tristesse. Pas question que cela se passe comme ça pour cette fois. J'avance et évolue au fil des mois, chers lecteurs, en partie grâce à vous, merci de me soutenir et d'être là pour moi.

En espérant que vous apprécierez *Il était un jour*.

Je dédicace ce livre à ma grand-mère, sans qui rien n'aurait été possible.

Bonne lecture.

L'écrivaine solitaire.

Liza Pirlet, 2nde2

« Le don »

Les murs de la pièce étaient recouverts d'un bleu clair, austère. De la lampe d'opération émanait une lumière pâle qui faisait scintiller la sueur des hommes en blouse. Une atmosphère pesante régnait dans la pièce ; la tension des hommes était palpable et l'espace restreint dans lequel ils étaient confinés n'arrangeait en rien les choses. Ils étaient ici depuis seulement trente minutes et savaient qu'ils leur étaient encore plusieurs heures à rester dans ce lieu.

L'équipe était constituée d'une femme, prénommée Isabelle, ainsi que de trois hommes : un stagiaire d'une vingtaine d'années, un homme appelé Rachid qui semblait avoir vu ces scènes plusieurs fois déjà et un homme sexagénaire, le chirurgien en chef, le grand ponton que tout le monde respectait, le D^r Ladon.

Tous quatre s'étaient regroupés autour de la table d'opération. L'opération était assez rare dans le service : greffe du rein droit, causée par une insuffisance rénale terminale. Si l'on ne faisait rien, le patient, un certain monsieur Palah, allait, après une longue agonie, entrer dans le coma et finalement mourir.

La tâche incombait donc au D^r Ladon et demandait sang-froid, précision et surtout patience. Pourtant le petit groupe savait très bien que l'opération en elle-même, ne présentait pas de grands risques. Ils étaient sereins ; et certains pensaient déjà aux sourires qu'ils allaient arborer après l'opération ; ils allaient éviter la mort d'un patient du service.

Mr Palah se réveilla lentement. Sa vision était brouillée, comme à chacun de ses réveils mais il ne sentait presque pas ses membres et était surtout atteint d'une immense fatigue.

Après quelques temps resté immobile, sa vision était redevenue à la normale et il avait retrouvé quelques sensations dans ses jambes et dans ses doigts. Il remarqua de nombreux tuyaux remplis d'étranges liquides et faisant l'aller-retour entre une curieuse machine et son corps.

Il commença alors par se questionner sur l'endroit où il était, mais finit rapidement par se souvenir : maladie en phase terminale, opération d'urgence, greffe.

Quelques temps après, un infirmier vint le saluer et lui faire quelques petits tests. Tout s'était très bien passé : il lui annonça aussi qu'il devrait rester là pendant plusieurs jours pour surveiller son état de santé. Il finit sa visite en lui faisant la liste des médicaments et des traitements prescrits et le déroulement de la suite. Monsieur Palah arrêta d'écouter à ce moment- là, non pas par désintérêt mais parce qu'il était trop faible pour enregistrer ces informations, il lutta tout de même pour ne pas s'endormir pendant le discours de l'infirmier.

Les jours suivant furent les plus longs de son existence : l'effet de l'anesthésie s'étant dissipé quelques heures après le passage de l'infirmier, il eut beaucoup de mal à dormir ; il pouvait regarder la télévision mais cela lui donnait rapidement le mal de crâne et la lecture, elle, se résumait à des magazines « people » qui, passée la deuxième lecture, avaient perdu toute leur saveur.

Il pensa donc.

Il pensa à sa mère, qui a dû se faire un sang d'encre, à son père qui devait la rassurer tout en cachant sa propre inquiétude. Ses frères n'ont pas stressé plus que cela, ils savent que les greffes sont aujourd'hui, très sûres et que leur frère, n'avait aucune intention de mourir. Il pensa à beaucoup d'autres choses encore.

Il pensa à cette personne, inconnue, qui l'avait sauvé. Cette personne qui s'est condamnée – à moins qu'elle ne le fût déjà – pour quelqu'un qu'elle ne connaissait pas. Elle s'est donnée à la mort pour offrir une âme inconnue à la vie.

On peut vivre avec un seul rein, mais quelques mois tout au plus, et l'on se soumet à de douloureuses complications.

Pendant ses réflexions, la phrase préférée de M^r Palah revint sans cesse « Il faut enterrer les morts et réparer les vivants », pourtant celle-ci n'allait pas dans le contexte. A quel moment la personne qui répare les vivants est la même qu'il faut enterrer ?

M^r Palah voulut rencontrer cette personne, avant qu'il ne soit trop tard. Il s'en entêta un instant. Il pensa à ce qu'il allait lui dire quand il la rencontrerait : il la remercierait et pleurerait, sûrement.

Il finit par se rendre à l'évidence qu'il ne la rencontrerait jamais.

Pourtant un lien s'était créé entre lui et cette personne, un lien qui lui serrait les tripes et le ferait avancer encore et encore. Un lien qui les attacherait à partir de ce moment jusqu'à la mort de M. Palah.

C'est la vie.

Simon Przybylski, 2nde1

« Futur »

“Dis, tu te souviens de notre première rencontre ?” lança Artur à Elisa, sa colocataire.

“Bah ouais, pourquoi ?” dit-elle, les yeux fixant les étoiles qui illuminent le ciel.

Il devait être deux heures du matin, les deux jeunes étaient posés sur leur balcon. L'air doux d'une soirée d'été venait caresser leurs visages. La fraîcheur des boissons venait détendre les deux amis. Le temps semblait s'arrêter, la rareté du moment présent plongeait les deux amis dans un autre espace temps, plus lent, plus doux, plus relaxant. Artur reprit “Je voulais savoir si on avait le même souvenir, parce que dans le mien tu n'étais pas à ton avantage...” dit-il avec un ton moqueur, un grand sourire aux lèvres. Elisa se retourna vers lui, dans ses yeux un mélange d'amusement, d'amour et de colère aussi. Elle cherchait comment répondre à cette attaque mais Artur ne lui laissa pas le temps.

« -Tu vas me dire que tu ne te souviens plus de cette entrée fracassante le jour de notre rentrée en seconde ?

- Bah... évidemment que si... comment oublier cette chute mémorable...

- C'était, selon moi, la meilleure et la pire rentrée de tous les temps.

- C'était la meilleure, sans débat ! »

Artur la regarda, perplexe face à la fermeté de sa réponse. Elisa se justifia alors :

« - Je veux dire, en y repensant, tout était parfait ! Déjà parce que c'était l'entrée au lycée et ça, ça m'a toujours fait rêver. Ensuite, j'étais dans la classe de tous mes amis, loin de tous ceux que je n'aimais pas ! Mais si je devais y trouver un point négatif, je dirais que je t'ai rencontré, et ça... ça a un peu gâché ma rentrée... » dit-elle, un grand sourire moqueur se dessinant aux coins de ses lèvres. Artur la regarda avec un sourire encore plus moqueur, prêt à riposter face à l'attaque de sa coloc. Il lui lança :

“Comment ça peut être ta meilleure rentrée alors que tu l'as commencée en te cassant la gueule ?” d'un ton moqueur et amusé.

Elisa ouvrit grand la bouche, elle ne s'attendait pas à recevoir une telle provocation de la part de son meilleur ami. Après quelques secondes de réalisation, ils se mirent à rigoler, un fou rire en revoyant la scène se dérouler dans leur tête. Après ce fou rire, qui dura bien dix minutes, Elisa reprit :

“En y réfléchissant bien, on a quand même eu beaucoup de chance ! T'imagines si notre prof principal ne nous avait pas mis à côté ?? On ne se serait pas parlé de l'année, j'aurais jamais trouvé mon acolyte, celui qui, peut importe la connerie, me suivra toujours !!

- C'est vrai que malgré cette mise en situation particulièrement gênante pour toi, j'ai tout de suite compris que tu étais quelqu'un de bons délires et je me suis rendu compte, au fil du

temps, que tu étais aussi quelqu'un de très doux et attentionné avec ses proches, mais seulement quand tu l'as décidé...

- C'était gratuit ça comme attaque Artur ?

- Un peu en effet.. mais c'est pour te montrer tout mon amour !" Dit-il avec un sourire narquois puis ils se mirent à regarder les étoiles qui brillaient de plus en plus fort.

" - Tu crois qu'on est réellement heureux aujourd'hui ?" reprend Elisa.

- Tu veux dire quoi par là ? Moi je suis heureux, j'ai une colocataire extra, une copine avec qui ça se passe bien, je suis dans une bonne école, je ne vois pas de quoi je pourrais me plaindre.

- Pourquoi tu te mens à toi-même comme ça Artur ?

- Je mens pas Elisa, c'est la vérité." dit Artur d'une voix assez sévère.

" - Ah ouais, la vérité ? Nan parce que moi je vois plutôt que t'es pas pleinement heureux, t'es dans une bonne école, certes, mais c'est pas celle que tu voulais faire. Tu sors avec une fille, génial, mais vous passez plus de temps à vous hurler dessus qu'à passer du bon temps. Sincèrement Artur, t'as réellement l'impression d'être heureux ?" rétorqua Elisa, détournant enfin les yeux des étoiles pour regarder son ami dans les yeux. Artur, quand à lui, était un peu secoué par la vérité des mots qui venaient de lui être envoyés mais sourit de plus et fini par dire :

" - Tu te souviens de notre année de terminale ?

- Euh oui, pourquoi ?

- Là, j'étais vraiment heureux. Je passais mon temps à faire des trucs débiles, entourés de mes meilleurs amis. Mes journées étaient un fou rire permanent, un printemps infini. Elles avaient la sensation d'une bonne soirée entre amis, comme ce soir, mais tout au long de l'année. C'est à ça que devrait ressembler mes journées aujourd'hui, pas à vivre sans passion, sans plaisir quotidien. Je ne devrais pas me forcer à faire des études que je n'aime pas juste pour faire plaisir à mes parents, je ne devrais pas sortir avec une fille juste parce qu'à mon âge c'est la honte de ne pas sortir avec quelqu'un. Je devrais vivre les plus belles années de ma vie, pas les regarder filer sous mes yeux..." Artur regarda alors les étoiles. Avoir sorti tout ce qu'il avait envie lui avait fait un bien fou. Il se sentait libéré d'un poids, libéré de toutes les choses qu'il n'avait jamais dites à personne. Il pencha sa tête pour trouver le visage d'Elisa, tout sourire, les yeux embrumés par les larmes.

" - Bah, qu'est ce que t'as" Demanda Artur, dans l'incompréhension.

" - Artur, tu t'es livré ! J'attendais ça depuis si longtemps !! Je suis assez fière de toi là, et un peu détendue que tu sentes assez en confiance pour te livrer à moi.

- Te fais pas trop d'espoir, c'est plus le mélange fatigue/vin qui fait que je me sens en confiance." lança-t-il tout sourire, en la guettant pour avoir la moindre réaction de sa part. Mais Elisa répondit simplement " J'ai pas la force pour de la provocation Artur, il est trop tard", suivi d'un grand sourire.

Un silence s'installa, les deux amis fixaient le ciel, l'air était plus frais mais toujours doux. Soudain Elisa lança, pleine d'espoir et d'euphorie :

" Pourquoi on ne change pas de vie ? Pourquoi on se force à faire des études qu'on n'aime pas, qui vont nous mener à une vie qu'on n'aimera pas non plus ? Pourquoi on changerait pas de vie ? Viens ! on profite, on vit à fond les plus belles années, comme tout le monde dit, viens, on part en voyage du jour au lendemain, sans prévenir personne, on sort avec qui on veut, quand on veut, on arrête de se soucier du regard de la société, du regard des autres. Viens, on mène notre vie, comme on le veut et juste pour nous !"

L'idée plaisait plutôt bien à Artur mais il resta perplexe sur un point. Il en fit part à Elisa :

" - Mais ça voudrait dire lâcher ton poste ? Et tes études de droit ? Et notre appartement ???

- Tu sais, j'aime pas vraiment ce job, je ne suis pas à ma place et mes collègues me le font bien comprendre... En plus, je fais un job pour quoi ? Payer des études que j'aime pas, j'essaye juste de rendre fière mes parents mais ça ne fonctionne même pas, ils en veulent toujours plus, je ne suis jamais assez bien pour eux, donc maintenant j'ai envie de me rendre fière moi, en vivant pleinement ma vie !!

- Oh... je savais pas que ça se passait si mal au boulot... je suis désolé que tu n'aies pas osé m'en parler, pareil pour tes parents, je savais que c'était compliqué, mais je pensais pas autant..." dit Artur, la voix serrée, comme au-dessus de lui-même.

Remarquant cette fébrilité Elisa reprit :

" Tu ne dois pas t'en vouloir, c'est moi qui avait peur de déranger, peut être un petit trauma dû à mon ancien groupe d'amis... Enfin bref, maintenant je sais que je peux tout te dire, que tu seras toujours là pour moi, quoi qu'il arrive. D'ailleurs, vu qu'on va partir à l'autre bout du monde, parce que, oui, tu n'as pas le choix, on va se faire une promesse, on se dit tout, absolument tout, même si ça peut blesser, vexer ou autre, il faut toujours dire la vérité et surtout parler de ces problèmes à l'autre, ok ?

- Ok madame la cheffe, vu que dans tous les cas j'ai pas le choix.." dit Artur sur un ton rieur, mais il reprit aussitôt :

"- Mais je comprends ce que tu veux dire et je m'engage à toujours te dire tout ce que j'ai sur le cœur, peu importe la tristesse, la violence ou la passion de ces mots." dit Artur en regardant

Elisa dans les yeux, un sourire tendre et délicat aux lèvres pour la rassurer sur la sincérité de ses propos. Puis il reprit après un court silence :

“- Bon du coup tu voudrais qu’on aille où pour changer de vie, ma chère amie ?”, la voix pleine de malice et de joie face à l’excitation qui naissait sur le visage d’Elisa. Son enthousiasme pour ce changement de vie prouvait qu’elle faisait le bon choix. De son côté, Artur était assez pressé de voir à quoi ressemblerait son futur s’il choisissait une voie qui lui plaisait vraiment, où il ne devrait pas penser aux regards des gens mais juste à profiter de sa vie, en pensant toujours à lui. Elisa reprit alors :

“ Du coup, je pensais peut-être à la Thaïlande, ou à la Jamaïque ?... “

C’est sur ce début de matinée, défini par la douceur du temps, les étoiles qui illuminent le ciel et la tendresse d’une discussion entre deux jeunes adultes qu’Elisa et Artur décidèrent de la façon dont ils profiteraient de leurs vies, parce qu’après tout, comment peut on être heureux quand on n’aime pas notre chemin de vie ? Ils décidèrent de partir en Thaïlande, à la demande spécifique d’Elisa, avec deux simples règles :

- Ne jamais briser leur promesse.
- Toujours vivre pour soi et ne jamais avoir de regrets sur sa vie, passée comme future.

Elsa Maguestiaux, 2nde 7

« Ciel et Terre »

Pendant une après-midi plus ensoleillée que d'habitude, une jeune fille rentre de l'école. Elle s'appelle Lina, c'est ma fille et celle de ma femme Karen, enfin c'était puisque je suis décédé il y a déjà un mois. Je me suis donné la mort le mois dernier en pensant que c'était la seule solution pour résoudre mes problèmes. Quoi qu'il en soit c'est fait et on ne peut plus revenir en arrière. Ma fille Lina a toujours été brillante à l'école, sa mère et moi la poussons pour cela et mon souhait de la voir réussir survole tous les autres. Même d'ici je la soutiendrai dans tout ce qu'elle fera.

Aujourd'hui, elle rentre de l'école avec une bonne note et elle est fière d'elle.

Avant j'allais la chercher chaque jour avec un goûter mais maintenant elle rentre seule, il faut l'accepter, elle grandit.

Ce soir-là, une bonne ambiance règne dans la maison même si je sens que mon absence pèse toujours. Le mois dernier, tout s'était plutôt bien passé, si on passe à côté des pleurs de Lina la nuit. Elle sourit toujours sauf lorsqu'elle est seule. Au début, je ne me doutais de rien mais au fil du temps j'ai ressenti une particulière tension. Ah oui ! Je ressens maintenant les émotions des autres. D'ailleurs, jamais je ne me suis imaginé être autant dans sa tête, façon de parler bien évidemment. Enfin, Karen décide que c'est le moment pour sa fille d'aller se coucher, même si Lina comptait y aller rapidement aussi. Une soirée qui se termine assez vite puisqu'à vingt-et-une heures toutes deux étaient chacune dans leur lit. Karen essayait de dormir, et pareillement pour ma petite.

Une jeune fille qui passe ses journées à penser à la même chose en rêve forcément la nuit. Aujourd'hui c'était l'une des première fois où j'apparaissais dans un de ceux-ci.

Elle se réveille d'une nuit qui lui a été source pleine de vitamines, une bonne journée s'annonce. On se balade ensemble le long d'un chemin où on en voit pas la fin avec un rayon de soleil très lumineux. Main dans la main, on avance comme si on avait un but à atteindre sans vraiment savoir où cela nous mènerait. Aucun bruit n'attirait mon attention sauf celui de nos pas synchronisés sur les cailloux sableux. De temps à autre, son regard croise le mien, elle me fixe, la tête vers le haut, comme émerveillée par ma présence mais sans jamais prononcer un mot. Le bruit de nos semelles de cuir qui frottent les gravillons m'interpelle, rythmé, il devient de plus en plus fort, il entre dans la tête de Lina ainsi que dans la mienne. D'un seul coup, ce bruit sourd s'arrête, on l'entend désormais normalement accompagné d'un chant d'oiseau. On s'assoit sur un banc qui borde le chemin puis on parle de tout ce qui passe et occupe le temps. La seule chose qui nous importait à ce moment était de passer du temps ensemble comme si

nous savions que j'allais partir, mais s'imaginait-elle déjà mon départ ? Ou peut être mon retour ? Je ne savais pas ce à quoi elle pensait en ce moment. Elle me prit dans ses bras et me serra tellement fort que j'eus du mal à reprendre ma respiration.

Ce court moment passé ensemble prend déjà sa fin, elle se réveille, heureuse.

Assez grande pour savoir qu'un rêve ne devient pas réalité, elle s'empresse d'aller réveiller sa mère pour le lui raconter. Sourire au lèvres, elle se met à raconter son rêve de manière passionnée. Contrairement à ce qu'elle espérait, sa maman réagit mal. Elle ne souhaite pas que sa fille pense à son père en permanence, ce qui est normal.

Ayant bien compris que ça dérangeait Karen de parler de moi, en prenant son petit déjeuner, Lina ne fait alors plus aucune allusion à mon existence passée, ou présente. Le mystère pour moi, reste de comprendre pourquoi Karen a eu cette réaction lorsque Lina a évoqué mon nom. Karen et moi nous sommes toujours bien entendu, même si quelques disputes éclataient de temps en temps mais rien à ma connaissance qui ne pourrait justifier une telle réponse de sa part. Aurai-je fait quelque chose de mal avant mon départ ? Je me questionne, pendant un long moment tout se bouscule dans ma tête, mais, rien. L'heure arrive alors par Lina d'aller à l'école, un endroit qui lui plaît malgré ses quelques camarades dérangeants, elle adore apprendre de nouvelles choses chaque jour. Elle a une copine qu'elle affectionne plus que les autres. Celle-ci s'appelle Aya, amies depuis toutes jeunes, elles ont toujours été dans la même classe. Lorsqu'elle s'empresse de prendre son sac à roulettes pour se précipiter à l'extérieur de la voiture pour attendre sa mère, celle-ci n'est pas de bonne humeur comme chaque jour. Malgré ça, elle s'empare des clés de la voiture et prend le volant. Durant tout le trajet, le silence règne jusqu'à l'arrivée à l'école, la portière arrière s'ouvre avant même que Karen n'ait le temps de descendre de la voiture, c'était Aya.

Aussitôt Lina sort de la voiture et prononce sèchement : « bonne journée maman ». Une fois Lina sortie de la voiture, Karen lâche un soupir, comme si elle n'en pouvait plus.

A seize heures trente, la sonnerie de l'école retentit, il est maintenant temps de retourner à la maison, même si l'épisode froid de ce matin est passé, Lina appréhende ce moment. Finalement, elle rentre et sa vie reprend son cours comme si rien ne s'était passé.

Sa maman lui a préparé son goûter de façon banale sur la table du salon. Elle mange devant la télévision avec sa maman puis enchaîne avec les devoirs.

Normalement, c'était moi qui l'aidais pour ça maintenant c'est Karen. Cette entraide entre les deux femmes que j'aime le plus me fait sourire.

La soirée se passe alors de nouveau normalement. Comme si rien n'avait changé, les deux partent se coucher, ainsi, la nuit commence. J'apparais à nouveau dans le rêve de Lina, aujourd'hui un différent.

A son réveil, elle était à nouveau très heureuse d'avoir rêvé de moi, elle a l'impression d'être réellement avec moi lorsqu'elle le fait. Cette fois-ci, elle ne prend pas le risque d'en parler à sa mère elle reste silencieuse et fait comme si de rien était. Une fois arrivée à l'école, elle raconte son rêve à Aya, celle-ci trouve ça génial de pouvoir garder contact avec les morts de cette façon, elle demande alors à Lina comment elle a fait mais en réalité, rien. Seulement son imagination, depuis mon décès, je suis sans arrêt dans son esprit, penser à quelqu'un et regarder des photos de cette personne joue énormément. A ce moment précis, Lina se rend compte qu'en vérité, son moyen de communication avec moi est le sommeil, car lorsqu'elle dort, elle rêve...

A son retour à la maison, toujours sans rien dire de suspect à sa mère, Lina prend son goûter, fait ses devoirs et mange le dîner calmement. Mais lorsqu'il est à peine temps pour elle d'aller se coucher, elle y va en courant. Habituellement elle ne se bat jamais pour ne pas dormir ou au contraire elle ne se bat pas non plus pour dormir. Aujourd'hui son attitude est étrange, comme je l'ai dit, elle y va en courant, se met en pyjama aussi vite que l'éclair et aussitôt elle est sous la couette les yeux fermés afin de s'endormir. Sa mère voulant lui souhaiter une bonne nuit intervient dans la chambre en ramenant une berceuse ce qui enjoue encore plus sa fille.

Et à nouveau, comme l'espérait Lina, elle rêve de moi, à nouveau... Cette fois-ci en se réveillant, elle aura l'impression d'avoir parlé avec moi et racontera encore une fois tout à sa fidèle amie. Les jours qui suivent, elle ne veut plus aller à l'école, elle prétend à Karen un mal de ventre mais en réalité elle ne veut plus sortir de sa maison pour simplement dormir pour être en contact avec moi j'en suis sûr.

Deux jours plus tard, elle s'endort encore une fois en espérant ma présence, mais aujourd'hui, ce sera différent des jours précédents : nous étions tous deux assis sur le même banc que dans le premier de ses rêves et sans dire un mot je lui donne ce bout de chemise blanche en l'arrachant. Un moment tellement court passé à ses côtés m'a non seulement donné l'impression que j'étais vraiment, là, avec elle mais aussi de me rendre compte à quel point je l'aimais. J'ouvre sa main, le dépose délicatement et la referme pour lui faire passer le message de garder ce bout jusqu'à la fin, sans savoir que c'était maintenant, sa fin.



Illustration Adem Saïb et Raphaël Dupont

« Ndoundou »

C'était au Bounghoso que se passait cette histoire, celle de Ndoundou, une jeune fille de couleur blanche saupoudrée de tâches couleur ambre jaune miel discrète mais attirant le regard dans une famille de couleur marron telle le Zircon brun. C'est l'histoire d'une albinos cherchant à vivre dans une vie où on l'étouffait constamment : c'est mon histoire. Quand j'étais petite, je me souciais très peu de comment les gens me voyaient car mes frères et sœurs d'un marron mate ne me faisaient point de reproches sur ma peau de couleur blanche. Ils m'aimaient et cela naturellement. En effet, j'ai grandi, et c'est vers mes 14 ans que je fus confrontée à l'une des phrases qui m'avait le plus troublée dans ces périodes : "T'es différente." Je ne m'étais jamais sentie différente car ma famille ne me le faisait pas sentir mais c'est ce monde qui a dû me le rappeler maintes et maintes fois. L'envie d'une mort rapide me traversait souvent l'esprit du haut de mes 16 ans, là où les jeunes filles de mon âge commencent à apprendre à s'aimer, moi j'étais là, encore bloquée à l'étape d'acceptation de ma peau couleur carrelage comme disaient les uns ou couleurs jasmin pour les autres, les plus gentils. Ma mère me voyait ainsi, pourrir petit à petit dans mon lit couleur... je ne sais plus, tout ce que je sais c'est qu'il était normal comparé à moi étant une corde dissonante dans cette famille mélodieuse, non, dans cette contrée même !

Mais vers l'arrivée de mes 17ans, un évènement venu de loin que ce soit en kilomètres ou en années haha... fut sa venue : mon arrière-grand-mère ! elle était si belle du haut de ses 97 ans et marchait si fière portant avec elle ce qui faisait sa différence mais en simultanée sa beauté, sa peau couleur jasmin étoilé. Elle est apparue comme la lune brillant sur la forêt de ma vie, noire et sombre. Ma mère l'avait appelée. Elle la voyait comme seule sauveuse de ma vie car ma mère savait, elle même, qu'elle ne pouvait comprendre ce que je ressentais et je l'en remercie d'ailleurs. Aussitôt que mon arrière-grand-mère est arrivée, elle m'a pris dans ses bras et me serra fort, fort comme on serre quelqu'un qu'on aime fort, alors que je ne l'avais jamais vue avant ce jour. Après cette accolade des plus chaleureuses, elle m'a fait signe de la suivre. Je la suivais, sur plusieurs kilomètres à pied sans qu'à un seul moment je ne me questionne , sur l'endroit où on allait... puis on s'enfonçait dans une forêt que je n'avais point vue sur aucune carte représentant mon village et ses alentours. Elle s'était arrêtée fixant un arbre géant et me tendit une petite lame. Ensuite, elle me dit de m'approcher de l'arbre, donc je l'avais fait sans me poser de questions et je vis des noms comme Ndoundouni, Nfoumbia, Nfoumbi, Undoundo, Mbinfou. Sûrement encore deux autres un peu plus hauts gravés mais je

ne pouvais les voir. Je m'étais demandé à qui appartenait ces noms et aussi pourquoi certains ressemblaient au mien mais avec des syllabes mélangées , à voix haute, apparemment, car elle m'avait répondu que cet arbre était l'arbre qui nous liait, nous les Ndoundous, les nfoumbis des termes anciens datant de l'époque humaine voulant tout deux dire : albinos. Et c'était ici que mes ancêtres albinos venaient inscrire leurs noms en soutien aux futurs albinos dans la famille pour leur montrer qu'ils n'étaient pas les seuls et qu'on était tous liés par le lien du sang, comme par notre mutation du gène OCA2 provoquant notre albinisme.

Mon arrière-grand-mère mourut quelques temps, après m'avoir fait donation de cette arbre qui se passait de générations en générations albinos, elle fut heureuse d'avoir pu me montrer ce lien familial ancestral très spécial. Et moi maintenant, femme, fière, albinos faisant de ma "différence" pour les autres une force pour moi, j'ai pu vivre heureuse sachant que je n'ai pas été seule dans cette situation. J'ai une fille, maintenant, qui a 25 ans moi j'en ai 50. Elle est enceinte et on lui a annoncé que son enfant aurait possiblement des mutations au niveau du gène OCA2, si cela s'avérait, je le soutiendrai comme mon arrière-grand-mère l'a fait avec moi et je penserai à un petit nom mignon comme Ndoundounia si c'est une fille, et Nfoumbisso si c'est un garçon, car c'est cela, qui nous liera.

« Les liens d’Inaya »

Mercredi 11 Janvier 2023 :

Cher journal,

Je ne sais pas vraiment quoi dire après cela. C’est bien la première fois que j’utilise un journal intime et à ce qu’il paraît c’est ce que tout le monde dit au départ. Je m’appelle Inaya et j’ai 16 ans. Aujourd’hui c’est mon anniversaire et mon père m’a donné ce journal afin que je puisse exprimer tout ce que je ressens. Je pense que je devrais commencer par parler de moi, enfin je suppose.

Je m’appelle Inaya et j’ai 16 ans. C’est ma mère qui m’a donné ce nom (et j’en suis peu fière...). Elle nous a abandonné mon père et moi quelques mois après ma naissance après avoir trompé mon père et depuis je ne l’ai jamais revu. Mon père lui, et la meilleure personne de ce monde, je lui doit énormément. Je me fait beaucoup harceler à l’école et il m’a toujours aidé dans toutes mes situations difficiles.

Selon lui, les liens familiaux est la chose la plus importante qu’il soit et les rompre est l’une des pires choses qu’on puisse faire. Ça me fait beaucoup de peine, je pense que c’est à cause ou grâce à ma mère qu’il a pris conscience de cela.

J’espère pouvoir extérioriser mon mal être.

Vendredi 13 Janvier 2023 :

Je me sens fatiguée. Les garçons de ma classe ne sont rien que des abrutis, ils continuent de m’embêter à la moindre occasion. Ils me volent mes goûter, m’insultent, cassent mes affaires, me frappent à plusieurs... Je ne veux plus retourner à l’école ! Enfin c’est ce que je dis toujours mais mon père est là pour me soutenir. Je me rends vraiment compte que je ne peux faire confiance qu’à lui et à personne d’autre. Il ne sait pas que je me fais harceler, je n’ose pas lui dire mais sans lui je pense que je ne serai plus de ce monde.

Mardi 24 Janvier 2023 :

Je suis dévastée. Mon père a été transporté d’urgence à l’hôpital. Il a toujours eu des problèmes de santé mais je ne pensais pas que cela pourrait être si grave. Je ne peux pas retenir mes larmes, je suis seule maintenant.

Qui sera là pour me réconforter tout les soirs après l’école ?

Qui sera là pour me soutenir dans mes projets ?

Qui sera là pour m’écouter parler de mes joies et de mes peines ?

Personne. Et je le sais, car il est la seule chose que j’ai.

Jeudi 2 Février 2023 :

10 jours que mon père est à l’hôpital.

Jeudi 9 Février 2023 :

Mon père est mort.

Mardi 14 Février 2023 :

Hier s’est déroulé l’enterrement de mon père. Durant cette Saint-Valentin où la plupart des gens profitent pour ressentir de la joie, moi je ne ressens que de l’affliction. Tous ses amis étaient présents, cependant je n’avais personne à inviter. Les liens familiaux sont la chose la plus importante qu’il soit et les rompre est l’une des pires choses qu’on puisse faire. Désormais que ces liens sont brisés, que me reste-t-il ?

Je pense avoir ma réponse. Ma mère est venue à cet enterrement sans que personne ne sache comment elle a été mise au courant. Elle avait l'air troublé et s'est mise à s'excuser de ce qu'elle a pu faire à notre famille. Elle semblait sincère et malgré ce que j'ai pu penser il me restait encore quelqu'un. Je lui ai parlé de mes peines et pour la première fois depuis des années je me suis ouverte à quelqu'un d'autre que mon père. C'est alors qu'elle me donna la bague que mon père lui avait donnée durant son mariage pour que je sois toujours liée à lui même dans la mort. Je pense que mettre fin à mes jours n'en vaut pas la peine, je dois rester forte.

Lundi 20 Février 2023 :

Je me suis battue contre un des garçons qui me harcelait et il est désormais à l'hôpital. Il avait insulté mon père et ça, je ne pouvais pas le supporter. J'ai dû expliquer mon harcèlement et ça m'a fait éviter un renvoi d'une semaine. Cependant, je dois maintenant participer à plusieurs séances de rééducation mentale avec d'autres enfants qui sont plus ou moins dans la même situation que moi pour me sentir mieux.

Jeudi 23 Février 2023 :

C'était mon premier jour de rééducation. J'ai rencontré un garçon vraiment bizarre qui s'appelait Mattia. Il était là car il possédait un comportement assez violent. Il aurait apporté des couteaux et un briquet à l'école pour impressionner ses camarades. Il semble être idiot au premier abord mais j'ai appris à le connaître. Il avait juste besoin d'attention car il se sentait seul.

C'est incroyable, je suis vraiment heureuse. Je viens de me rendre compte que je viens d'accomplir quelque chose que je pensait impossible auparavant. Je me suis fait un ami.

Vendredi 19 Avril 2030 :

Cher journal,
Cela faisait longtemps. 7 ans se sont écoulées depuis. J'ai retrouvé ce journal dans de vieux cartons et de mauvais souvenirs me sont apparus. Aujourd'hui je vais mieux, ma mère continue de me soutenir et ma vie est devenue normale. Mon journal est vraiment triste, alors j'aimerais terminer sur une fin heureuse.

Je m'appelle Inaya et j'ai 23 ans. C'est ma mère qui m'a donné ce nom. Elle m'aide beaucoup dans ma vie et je lui dois beaucoup. Je pense que c'est à cause ou grâce à la mort de mon père qu'elle a pris conscience de l'importance de nos liens familiaux. Il est actuellement 06h31. Ce soir je me marie. L'heureux élu est un certain Mattia. Aujourd'hui je prend encore plus conscience de ce sentiment que je ressens. L'amour.

Je suis heureuse de pouvoir écrire sur ce carnet en étant si apaisée. Je suis sûre que mon père me regarde de là où il est et je ne le remercierai jamais assez.

« Ce qui nous lie »

15h50', Bourg en bresse

« Allez, Allez ! », encouragent les entraîneurs.

Noé vient de faire une relance de 50 mètres sur le côté droit du terrain. Au bout de cette course épuisante, à la soixante-cinquième minute du match, il tente une passe à l'aveugle à Hugo, tout en tombant avec agilité sur le sol.

Y a-t-il touche ? En-avant ? Mais que s'est-il passé ?...

17h plus tôt...

22h15, Marcq-en-Baroeul.

L'heure est au départ en bus pour les joueurs de la catégorie U16 de l'Olympique Marcquois Rugby. Toutes les valises sont chargées et le car est prêt, le départ est imminent.

6h, Bourg-en-Bresse.

Le bus est arrivé et les joueurs en sortent fatigués après une nuit mouvementée et avec peu de sommeil au compteur.

9h, Après que certains se soient reposés et que d'autres ont aient joué, il est maintenant l'heure du petit-déjeuner qui gentillemeent offert par le club de Bourg-en-Bresse.

12h30, Suite à un réveil musculaire ainsi que quelques exercices, vient l'heure de manger le repas du midi apporté par les joueurs.

14h30, Les jeunes joueurs marcquois ont digéré et se sont changé. Ils partent donc sur le terrain (groupés tel une meute de loups) pour débiter l'échauffement en étant déjà prêts mentalement pour la confrontation de cette après midi, la rencontre OMR-US Bressane avec un seul objectif en tête : la VICTOIRE.

15h00, Les joueurs des deux équipes sont bien échauffés. La rencontre de l'OMR contre US Bressane peut débiter. Le temps est bon, le ciel est bleu, le terrain est boueux.

Le coup d'envoi, annoncé par l'arbitre, est donné par l'US Bressane et le match est lancé !

Le début du match est serré jusqu'au premier lancement de jeu des Marcquois. Une superbe combinaison des joueurs arrière, dans laquelle presque tous ont touché le ballon, permet une percée de Guenhael qui peut ensuite faire une passe à Paul qui va lui-même marquer le premier essai de la rencontre en faveur de l'OMR.

Des essais sont ensuite marqués par les deux équipes et, malgré une domination des jeunes marcquois, le match reste serré.

65'minute,

Il reste cinq minutes de match, les U16 de l'OMR ont toujours une légère avance au score mais les joueurs de l'US Bressane ne sont pas décidés à leur laisser la victoire.

Suite à un lancement les joueurs de l'US Bressane entrent dans le camp marcquois et se rapprochent dangereusement de l'en-but...

La miraculeuse récupération de balle d'un marcquois soulage toute l'équipe. Alors qu'il aurait pu sortir la balle du camp en tapant au pied, le numéro 10, Oscar, joue et relance le jeu à la main.

A la limite de perdre la balle, il fait une passe à l'aveugle à Noé.

- "Allez, Allez !" encouragent les entraîneurs.

Noé vient de faire une course folle jusqu'à la moitié du terrain. Au bout de cette ultime course épuisante, il subit un plaquage et tente une passe sans regarder, à Hugo, tout en tombant lourdement sur le sol.

Hugo récupère le ballon grâce à son placement idéal.

Il réussit à écarter plusieurs adversaires, se fait plaquer et dans le même temps fait une superbe passe à Jules.

Jules se débarrasse également de quelques adversaires et est plaqué à son tour, mais lance le ballon au capitaine, Martin.

Martin qui ouvre ensuite à Timéo qui passe lui-même à Florent et Florent qui va marquer son premier essai dans le coin au fond à gauche.

La magnifique conclusion de cette action est accompagnée d'une vague de joie de toute l'équipe marcquoise.

C'est le fait d'aplatir le ballon dans l'en-but, après qu'il soit transmis de joueur en joueur, de mains en mains qui nous montre le lien fort de cette équipe marcquois U16.

Plus que cela, on y voit une réelle connexion entre les joueurs qui se trouvent et peuvent faire de très belles actions ensemble grâce à la force du collectif.

C'est l'envie d'avancer ensemble malgré les différences qui unit cette équipe.

Noé Klein, 2nde 1

« Feu »

Notre rencontre, je m'en souviens comme si c'était hier.

Le mardi 1^{er} Septembre 2020. C'était le jour de ma rentrée en 4eme, et je n'avais vraiment pas envie d'y aller. Mon année de 5eme a été un véritable enfer sur terre. Tout avait bien commencé, même si je n'avais pas vraiment d'amis dans ce collège, j'arrivais à suivre sans trop de difficultés puis la covid s'est invitée, le confinement, l'école à la maison.

Seule, enfermée 24H/24H avec mes parents qui, quand ils ne bossaient pas à distance, enfermés chacun dans leur « bureau », se disputaient pour un oui ou un non, pire : ils voulaient m'aider pour mes cours, ce qui franchement ne m'aidait pas.

Puis il a fallu retourner en cours avec les masques sur la bouche. Mais bon finalement, le 3ème conseil de classe a validé le passage en 3ème de tous les élèves et les grandes vacances sont arrivées. Bref une année qui ne me laisse pas vraiment de bons souvenirs.

Il est 8H00, je suis devant la grille du collège et je lis la liste de mes futurs camarades... Tiens, un nouveau est inscrit, Nathan, et en plus il est juste avant moi dans l'ordre alphabétique du coup, il sera assis à côté de moi toute l'année, j'espère qu'il est cool, pas trop intello ni trop relou. J'ai finalement un peu hâte et en même temps j'ai peur. Je me rends salle 102, je suis la première, j'attends devant la porte et là au bout de couloir un garçon que je ne connais pas semble chercher sa salle. Est-ce que c'est le fameux Nathan ? Je baisse les yeux, il a l'air sympa mais bon j'ai pas très envie qu'il me parle et en même temps tout se bouscule dans ma tête. Heureusement, les autres élèves arrivent comme des sauvages, bref comme d'habitude.

Ouf ! je peux respirer plus calmement.

On rentre dans la classe et comme prévu, le prof nous place par ordre alphabétique et je me retrouve à côté de lui. Il a l'air sympa, son agenda est le même que le mien du coup j'en déduis qu'il a bon goût et je me présente discrètement. Voilà ma première rencontre avec celui qui va devenir au cours de cette année de 4ème mon meilleur pote.

Ce qui est fou avec Nathan, c'est qu'on pourrait être frère et sœur tellement on aime les mêmes choses que ce soit en termes de musique, de livres, de petits plats, on aime tous les deux les nuggets frites avec de la mayonnaise surtout pas de ketchup. Le plus dur pour nous, c'est les vacances parce qu'on peut pas se voir tous les jours. Y'a plein d'élèves qui nous disent qu'on est amoureux mais même pas, c'est différent, on adore discuter de tout et de rien, on rigole bien ensemble et ce qu'on aime par dessus tout, c'est partir à l'aventure dans des vieux bâtiments en périphérie de la ville. On joue à se faire peur, y paraît que c'est typique des ados, mais dans le fond je suis une vraie froussarde ; sans Nathan après la covid, je me serais jamais sortie de chez moi.

On est restés dans la même classe et aujourd'hui, face à la grille du lycée devant les résultats du bac, je repense à la liste sur la grille du collège et j'espère de tout cœur que nos deux noms vont bien se suivre comme à l'époque. C'est bon, on l'a eu notre précieux sésame et avec mention bien pour Nathan, ça ne m'étonne pas c'est son côté bosseur qui m'énerve un peu mais bon... et maintenant? On est super contents tous les deux mais on n'a pas envie de passer tout de suite à la rentrée. C'est sûr cette fois, on va devoir se séparer car moi je veux devenir infirmière et lui se voit bien en architecte à construire des bâtiments qui résisteront bien mieux que ceux qu'on visite régulièrement. Du coup, nous voilà partis à l'aventure vers un bâtiment désaffecté depuis peu que Nathan a repéré non loin du terminus du métro.

En y arrivant, comme d'habitude, on commence par monter au plus haut étage, soit le 5ème. Dur dur, à pied ça commence à faire mal aux cuisses, on fouille partout, c'est dingue ce que les gens laissent dans les bureaux vides. On a souvent l'impression de la fin du monde, comme si les employés étaient partis du jour au lendemain sans rien récupérer, Il nous est arrivé une fois de trouver un repas dans un micro-onde tout moisi. Notre plus grande peur, à Nathan et moi, serait de tomber nez à nez sur un cadavre et en même temps on se demande souvent ce qu'on ferait. Moi perso, je pars en courant, Nathan lui prétend qu'il garderait son sang froid et appellerait la police. J'y crois moyen.

Nathan adore me faire peur même si j'ai totalement confiance en lui, il trouve toujours un truc qui me fait flipper. Ce jour-là il s'est amusé à craquer une allumette et faire style je vais mettre le feu. Prise de panique, je lui demande de l'éteindre : en souriant il la jette pensant l'avoir éteinte. Sauf qu'elle atterrit directement sur un tas de papier qui prend feu quasi instantanément. En un rien de temps, le feu se propage et la fumée nous empêche de respirer. Par réflexe, on s'allonge par terre comme nous l'avons appris au cours de exercices incendie. Par contre je ne résiste pas longtemps à l'envie de partir en courant et je ne vois plus Nathan à cause de la fumée. Je crie après lui, il était à un mètre de moi mais il ne répond pas, il est allongé sur le sol, je m'approche de lui et le gifle pour le réveiller, hors de question de partir sans lui. Je le tire par les bras, il se met à tousser, je lui tape dans le dos. On se relève et main dans la main, on court dans les escaliers pour sortir du bâtiment en feu. Au loin, on entend les sirènes des pompiers, sans se dire un mot on décide de s'enfuir. Après ce drame on est chacun rentrés chez nous sans se parler.

Le lendemain, l'incendie faisait la une des médias, il n'y avait aucune victime et l'origine de l'incendie est restée un mystère. Depuis ce jour, Nathan est toujours mon meilleur ami mais nous avons ce lourd secret en commun dont on a jamais reparlé et qui nous a, à tout jamais, lié l'un à l'autre.

« S'A(B)IMER »

Dans une petite maison de lotissement, semblable à toutes les autres dans le quartier, vivait Daphnée, une jeune femme pleine d'espoir et Liam, un homme éperdument amoureux de sa femme.

Le sourire de Daphnée, autrefois radieux, avait été terni par les coups répétés de son mari Liam.

Leurs vies étaient entrelacées par un lien toxique, tissé de peur, de douleur, de dépendance et de possession.

Leur histoire avait commencé comme un conte de fée. Daphnée avait été ensorcelée par le charme envoûtant de Liam, son humour vif, son regard pétillant, ses attentions à son égard. Jamais un homme n'avait été aussi prévenant avec elle, l'appelant régulièrement pour savoir si tout allait bien pour elle, lui faisant la surprise de l'attendre à la sortie de son travail. Elle aimait aussi son petit côté jaloux quand un homme lui adressait la parole. Elle était tellement touchée par cet attachement qu'il lui portait. Elle avait l'impression d'être un bijou rare, une pierre précieuse.

Leur amour avait brûlé comme une flamme vive au fil des années.

Cette passion s'était transformée en un brasier destructeur. Les éclats de colère de Liam s'élevaient en tempêtes dévastatrices, brisant le cœur et l'âme de Daphnée à chaque fois. Il s'excusait systématiquement pour ses accès d'humeur, la couvrant de cadeaux. Il l'aimait tellement. Daphnée se sentait coupable. Pourquoi avait-elle eu besoin de rire avec le caissier de la supérette, pourquoi avait-elle accepté d'aller au pot de départ de son collègue... ?

Un jour la violence de Liam atteignit un nouveau sommet. Il devenait agressif verbalement et physiquement. Ses colères éclataient sans prévenir et sans raison, balayant tout sur leurs passages.

Daphnée était la cible de sa rage sans raison, ses poings devenant les messagers de sa cruauté. Chaque coup laissait derrière lui des ecchymoses et des cicatrices, mais aussi un lien invisible qui les maintenait ensemble malgré la douleur. Le lien de la culpabilité, de la honte mais aussi le lien des beaux souvenirs de leurs débuts, le lien de l'espoir.

Malgré la terreur qui la maintenait prisonnière, Daphnée restait pour ces fils invisibles, tissés par des années de complicité et d'attachement. Des souvenirs doux se mêlaient aux cicatrices, des moments de tendresse perdus dans l'océan de douleur.

Daphnée se raccrochait à cet amour passé comme à une bouée de sauvetage même lorsque les vagues menaçaient de la submerger.

A mesure que les années passaient, son sourire se fanait, son âme se flétrissait sous le poids des secrets inavoués. Elle avait gardé le silence sur ses souffrances, dissimulant les bleus sous des vêtements couvrants et des mensonges habiles. La honte, la peur et l'espoir la maintenaient prisonnière, tout autant que les bras de Liam, tantôt durs, tantôt doux.

Un soir, les coups que Liam lui infligea furent si brutaux que Daphnée, pourtant habituée à dissimuler ses blessures ne put les cacher. Eva, sa voisine la trouva le visage tuméfié devant sa porte. Elle se réveilla à l'hôpital, le cœur et le corps meurtris, l'âme brisée, confrontée à la réalité brutale de sa situation.

Eva était à son chevet, silencieuse mais avec un regard empli de force. Une étincelle de courage s'alluma dans les yeux de Daphnée. Elle prit conscience que se taire c'était condamner son âme à mourir à petit feu. Alors elle raconta tout, les beaux moments du début et la dégringolade dans cet enfer.

Habituée à garder ses souffrances cachées derrière un masque de normalité, elle se sentit soudain libérée. Pour la première fois depuis des années elle put partager ses peurs, sa culpabilité, ses douleurs, ses doutes, ses espoirs vains.

Dans les yeux d'Eva elle vit une lueur d'espoir, un reflet de la force qu'elle avait toujours eu au fond d'elle.

Sa route vers la guérison fut longue et semée d'embûches mais Daphnée avança pas à pas avec détermination, guidée par la lumière fragile de l'espoir d'une vie douce et paisible. Elle apprit à reconstruire sa vie, à penser ses blessures, à s'aimer à nouveau.

Dans cette renaissance, elle découvrit une force insoupçonnée, une résilience qui avait été toujours en elle, attendant patiemment son éclosion pour casser définitivement un lien toxique et créer de nouveaux liens plus sains, plus beaux, plus libres.

L'histoire de Daphnée et Liam est celle de milliers de femmes à travers le monde, enchaînées par des liens invisibles et destructeurs. Mais c'est aussi une histoire de résilience, de courage et d'espoir car même dans les ténèbres les plus profondes il existe toujours une lueur d'espoir, prête à illuminer le chemin vers la liberté.

Charlie De Meyer (4^e) Collège Rimbaud



« La toile endommagée »

Lors de cette journée mémorable, il se trouvait dans une interview face à la presse, célébrant le succès de son exposition artistique. Une vague de fierté envahit mon cœur, moi, j'étais consciente de toutes les difficultés et les obstacles qu'il avait dû surmonter. La journaliste l'interrogea sur ses débuts, ravivant en moi le souvenir de ce jour qui avait bouleversé le cours de notre existence.

Lorsque j'avais neuf ans, je fus réveillée par les cris de mes parents se disputant, comme à leur habitude. Cependant, cette fois-ci, les échanges étaient plus acérés, plus douloureux. Du haut des escaliers, je les observais, immobile. Leur dispute avait pour origine un différend concernant la passion de mon père pour la peinture. En effet, mon père s'était réveillé avec la ferme intention de reprendre ses toiles, ce qui avait provoqué la colère de ma mère. Cette dernière lui avait demandé de faire un choix entre elle ou le dessin. Mon père, pensant que ma mère n'était pas sérieuse, prit ses outils d'art et s'en alla dans son atelier, se trouvant à l'étage. Ma mère, contrariée, avait exprimé son mécontentement en frappant rageusement l'un des tableaux peints par mon père, exposé là. Les reproches de ma mère se rapportaient au manque de travail de mon père. Voilà ce qui constituait leur principal sujet de discorde.

Il faut dire que cette dispute n'était pas comme les autres. Ma mère, en larmes, s'était précipitée dans sa chambre. Peu après, elle réapparut avec une valise à la main, elle me prit dans ses bras, me murmura à l'oreille qu'elle m'aimait mais qu'elle en avait plus qu'assez de devoir jouer à la fois le rôle de mère et de père et elle ne pouvait plus continuer avec un mari indifférent qui ne faisait que courir derrière des rêves irréalisables. Voir ma famille se briser comme ça, me faisait tellement de mal.

La porte se referma derrière la silhouette gracieuse de ma mère alors que les larmes dévalaient le long de mes joues. Ma mère était partie et cela me faisait peur de ne plus la voir tous les jours. Allait-elle revenir ? Allais-je la revoir ? Je me sentais terriblement seule et désemparée, je voulais tellement que tout redevienne comme avant. Lorsque mon père redescendit, il regarda d'un air confus autour de lui avant de me voir. Il s'approcha de moi et je vis dans son regard qu'il venait de comprendre la situation. Il s'accroupit, m'enlaça et me demanda d'une voix douce et rassurante, d'essuyer mes larmes et de ne pas m'en faire pour maman. Il me rassura en m'assurant qu'une fois calmée, elle reviendrait. Mais, non seulement ma mère ne revint pas mais en plus elle demanda le divorce. Elle avait reçu une opportunité professionnelle à l'étranger qu'elle attendait depuis très longtemps. Ma mère avait fait un choix et je n'en faisais pas partie. Face à cette situation, mon père prit la décision d'arrêter de peindre et se mit en quête d'un métier. Il postulait pour diverses offres, sans succès. Mon père vivait une période difficile marquée par le départ de sa femme et d'un manque professionnel. Il finit par trouver un emploi bien que cela ne correspondait pas à ses attentes. Alors il décida de retourner dans sa ville natale, vivre chez mes grands-parents.

La décision de mon père de retourner vivre chez ses parents fut accueillie avec joie par ces derniers. Ma grand-mère, pleine d'amour s'employa avec dévouement à accompagner son fils dans cette période difficile, faisant de son mieux pour le soutenir. Elle lui réchauffait le cœur de sa présence rassurante et ses conseils avisés. Dans cette atmosphère familiale chaleureuse et bienveillante, mon père trouva un havre de paix où il pouvait panser ses blessures et trouver la force nécessaire pour prendre un nouveau départ vers un avenir meilleur.

Ma grand-mère, voyant la douleur de son fils, essaya de le reconverter à ce qui le faisait vivre, elle qu'il ressemblait à un poisson hors de l'eau. Elle employa diverses méthodes, elle faisait des allusions à l'art dès qu'une occasion se présentait et elle passait la plupart de son temps à me raconter des anecdotes sur mon père. En écoutant les récits de mes grands-parents sur mon père, j'appris qu'il avait toujours été passionné par la peinture. Ils me

racontèrent comment, plus jeune, il passait des heures à créer des œuvres colorées, capturant des scènes de vie et des paysages. Chaque coup de pinceau semblait refléter une partie de son âme, une expression de son monde intérieur. Malgré tout ce qu'il avait traversé, son amour pour l'art restait intact, et je me sentais mal de savoir que ma mère avait su briser ce lien.

Un jour, alors que nous fêtions le quarante et unième anniv de papa, mamie lui offrit une réplique exacte de son premier kit de peinture. Ce soir-là, mon père, profondément touché par le souvenir de sa propre passion pour la peinture, décida de reprendre les pinceaux. Et depuis ce soir-là, papa retrouva sa passion pour l'art et moi, je restais là, près de lui, l'observant pendant des heures et des heures. Il décida d'essayer de faire me comprendre quel était ce lien incroyable qui le reliait à l'art.

Chaque toile qu'il créait était comme un morceau de lui-même. Lorsqu'il peignait, il se laissait emporter par l'inspiration. Il se laissait guider par ses émotions. Chacune de ses œuvres étaient un reflet de son état d'esprit, de ses joies et de ses peines. Chaque tableau était une histoire à part entière, racontant différentes phases de sa vie. Certains étaient vibrants et colorés, reflétant sa joie, son bonheur et sa passion. D'autres étaient plus sombres et mélancoliques, exprimant ses moments de tristesse et de doute. Chaque œuvre était une conversation silencieuse et secrète entre lui et la toile. Il pouvait sentir la peinture prendre vie sous ses doigts, comme si elle avait une âme propre. Il disait entendre les murmures des couleurs et les secrets que lui révélaient chaque coup de pinceaux. Il utilisait les couleurs, les formes et les textures pour raconter des histoires, évoquer des souvenirs et susciter des émotions. Pour lui, la création artistique était bien plus qu'une simple occupation. C'était une passion dévorante qui faisait vibrer son être. Il pouvait capturer la beauté du monde qui l'entourait et il la retranscrivait sur la toile. Il pouvait se perdre pendant des heures dans son atelier, laissant son imagination et ses sentiments prendre le contrôle. Son art était son moyen de s'exprimer, de se connecter avec les autres et de laisser une trace de son passage dans ce monde. Je voyais bien que pour mon père l'art était plus qu'un passe-temps, il s'agissait de sa raison de vivre, de son essence vitale.

Mon père m'offrit un pinceau, le tout premier pinceau qu'il avait possédé, me montrant par ce geste toute la confiance qu'il plaçait en moi. Ce pinceau symbolisait une connexion entre nous, un lien indéfectible qui transcenderait le temps et les distances. Grâce à ce geste symbolique, je sentais que mon père me transmettait non seulement un héritage précieux, mais aussi une part de lui et de sa force intérieure. Je m'étais promis de le garder précieusement et de l'utiliser à bon escient.

À la fin de cette interview, les applaudissements et les félicitations fusèrent de toutes parts vers mon père, l'encourageant dans sa victoire. À cet instant, je réalisais la présence de ce lien qui unissait chacun de nous à notre propre chemin vers la réussite. Il devint alors évident que même les rêves les plus fous et insensés ont, avec de la persévérance, le pouvoir de devenir réalité.

Imane Bellhaj Bouih (3^e Collège Rimbaud)

Un grand merci à celles et ceux qui ont accepté de faire partie du jury : membres de la communauté éducative du lycée au sens élargi - enseignants, AESH, proviseur, psychologue – et extérieurs au lycée et qui partagent un goût pour les textes :

Nathalie Arys, Virginie Boulet, Anne Bourette, Pauline Bourgain, Anne-Sophie Branque, Mélanie Carpentier, Carolyn Charvyn, Clémence Coget, Charlotte Coppin, Laure Cournède, Anne-Charlotte Crespel, Christophe David, Romane Degore, Florence Delannoy, Frédérique Delattre, Marie-Bernadette Demyllé, Janique Descamps, Virginie Durand, Cécile Harfaux, Constance Janaszek, Colette Jenard, Anne Jovet, Stéphanie Leblanc, Antoine Legrand, les libraires des Lisières, Elisa Maugein, July Michel, Patrice Murice, Anne Pichard, Laura Pousset, Martine Ruckebusch, Clémentine Rodriguez, Guillaume Smordowski, Évelyne Vermersch.

Merci aux collègues de lettres qui accompagnent le projet, un merci tout spécial à Anne Bourette pour son implication et son soutien depuis le début de ce projet.

Merci à l'équipe administrative du Lycée Queneau pour son soutien logistique et financier.

Merci aux partenaires : La médiathèque de Villeneuve d'Ascq, La Rose des vents, la librairie Les Lisières, la maison de quartier Jacques Brel, la bibliothèque de l'Amicale laïque d'Ascq, La Voix du Nord et la municipalité de Villeneuve d'Ascq et le collègue Rimbaud.

Enfin, merci à Jeanne Lazar d'avoir accepté de présider le jury et d'apporter sa bonne humeur communicative. Son spectacle *Neiges éternelles* qui sera joué à la rentrée prochaine évoquera le lien que nous entretenons aux chansons des années 80.

Des nouvelles de Queneau ?

3

Soline Gest, « La Femme »

Henriette Kyungu, « Lettre à un oublié »

Constance Afchain, « Lettre de factrice »

Raphaël Colin, « La Boîte »

Raphaël Dupont, «All you need is love »»

Élodie Herrmann, « On ne t'aurait jamais oubliée, tu le sais, n'est-ce pas ? »

Liza Pirlet, « Il était un jour»

Simon Przybylski, « Le Don »

Élsa Maguestiaux, «Futur »

Sofia Chafaï, «Ciel et terre »

Renarouge, « Ndoundou »

Anfif Soihili, « Les liens d'Inaya »

Noé Klein « Ce qui nous lie »

Clémence Dutertre « Feu »

Charlie De Meyer, « S'a(b)imer »

Imane Bellhaj Bouih « La Toile endommagé »